

LE PUIITS DES SACRIFIÉS

Studio Thriller



Le Puits des Sacrifiés

Par Studio Thriller

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : La Découverte Macabre	4
Chapitre 2 : Le Dossier Fantôme	10
Chapitre 3 : L'Ordre de Clôture	16
Chapitre 4 : Le Témoin Invisible	24
Chapitre 5 : L'Ombre du Ministère	31
Chapitre 6 : Fausse Piste : Le Saboteur écolo	37
Chapitre 7 : L'Infiltration	43
Chapitre 8 : La Trahison de l'Allié	49
Chapitre 9 : La Descente aux Enfers	56
Chapitre 10 : Le Climax au Gala	63
Chapitre 11 : La Victoire Pyrrhique	69
Chapitre 12 : Twist Final : Le Nouveau Maître	75

Chapitre 1

La Découverte Macabre

CHAPITRE II : LA DÉCOUVERTE MACABRE

45 degrés à l'ombre. Mais il n'y avait pas d'ombre.

La Jeep Willys bondissait sur la piste de terre ocre, ses suspensions usées gémissant à chaque crevasse. Au volant, le capitaine Elias Ganz écrasait la pédale d'accélérateur. Derrière lui, un sillage de poussière fine, comme de la cannelle brûlée, retombait lentement sur les carcasses de derricks rouillés qui punctuaient le désert.

L'air était une insulte. Une masse compacte, saturée d'une odeur de pétrole brut et de sel marin. Le "souffle du diable". Ici, à la lisière du secteur d'Aethelgard, l'industrie n'avait pas seulement transformé le paysage. Elle l'avait dévoré.

Ganz freina brusquement devant la Zone 4. Le vrombissement des pompes à balancier était assourdissant. Un rythme cardiaque d'acier, infatigable, qui faisait vibrer les dents.

— Encore un ? demanda Ganz en sautant du véhicule.

Le sergent M'Barek l'attendait près d'un puits de décantation chimique. Son visage, tanné par le vent et le sable, était livide. Il ne répondit pas. Il se contenta de désigner la cuve circulaire.

L'acier de la structure était brûlant. À l'intérieur, une mélasse grisâtre et huileuse stagnait. Un mélange de polymères, de solvants et de résidus de forage. Et, flottant à

la surface comme une bouée dégonflée, une forme humaine.

— Julian Vane, dit M'Barek. Ingénieur en chef du secteur offshore. Aethelgard le cherchait depuis quarante-huit heures.

Ganz s'approcha du rebord. L'odeur changea. Au bitume se mêla l'arôme âcre de la décomposition accélérée par les acides.

— Sortez-le de là.

L'extraction prit une heure. Une éternité sous le plomb du soleil.

Le corps fut déposé sur une bâche en plastique, à l'ombre d'un hangar de stockage. Ganz enfila des gants en latex. La sueur coulait dans ses yeux, lui brûlant les cornées.

Julian Vane n'avait plus rien d'un brillant ingénieur. Sa peau, exposée aux produits de décantation, avait pris une teinte nacrée, presque translucide, virant par endroits au bleu électrique. Mais ce n'était pas le pire.

— Regardez les poignets, ordonna Ganz.

M'Barek s'agenouilla. Sous la pellicule de gras, des sillons profonds entamaient la chair jusqu'à l'os. Des marques de contention. Régulières. Professionnelles.

— Il a été attaché, murmura le sergent. Longtemps. Avant de tomber dans le puits ?

— Non, dit Ganz en examinant les chevilles. Il a été attaché *pendant* qu'on le plongeait dedans. Une immersion contrôlée.

Ganz sortit son scalpel de terrain. Il pratiqua une incision superficielle au niveau de l'épaule. Ce qui s'en écoula n'était pas seulement du sang coagulé. Une substance visqueuse, d'un vert fluorescent sous la lumière crue du jour, suinta de la plaie.

— Qu'est-ce que c'est que cette merde ? s' alarma M'Barek en reculant.

— Du tétrachlorométhane enrichi, répondit Ganz, le regard fixe. Un solvant industriel lourd. Interdit par la convention de Stockholm depuis 2004. Aethelgard n'est pas censée en posséder un seul litre sur ce site.

Le capitaine se redressa. Le contraste était saisissant. À quelques kilomètres de là, les minarets des vieux souks se découpaient contre l'horizon, témoins d'un temps où le sel et les épices étaient les seules richesses. Ici, le futur s'écrivait en acier froid, en corruption chimique et en cadavres anonymes.

— Vane ne s'est pas noyé, reprit Ganz. Il a été utilisé comme filtre humain. On a injecté ces produits directement dans son système circulatoire. Regardez ses yeux.

Ganz souleva une paupière. Les capillaires avaient explosé, mais la pupille semblait avoir été cristallisée. Une réaction chimique post-mortem provoquée par une saturation de polymères interdits.

— C'est un message, dit M'Barek.

— C'est une exécution rituelle, corrigea Ganz. "Le Puits des Sacrifiés". C'est comme ça que les ouvriers locaux appellent cette zone, non ?

Un bruit de rotor déchira le ciel. Un hélicoptère noir, frappé du logo d'Aethelgard — un arbre stylisé enserrant un globe — approchait à basse altitude. Le vent de l'appareil souleva une tempête de poussière ocre, recouvrant le cadavre d'un voile de terre.

Les hommes de la sécurité privée d'Aethelgard arrivaient. Des mercenaires en tenue tactique, le visage dissimulé derrière des visières fumées.

— Capitaine Ganz ! cria le leader de l'escouade en sautant au sol avant même que l'appareil ne se pose. Vous n'avez pas l'autorisation d'être sur ce périmètre. C'est une concession privée.

Ganz ne bougea pas. Il garda sa main gantée de sang sur le corps de Vane.

— Un homme est mort, Miller. Un de vos ingénieurs. Et ce n'est pas un accident de travail.

Miller, un colosse au cou de taureau, s'arrêta à deux mètres. Son arme, un fusil d'assaut HK416, pendait négligemment contre sa hanche.

— La compagnie s'occupe de l'enquête interne. Nous avons nos propres protocoles.

— Vos protocoles n'incluent pas l'usage de tétrachlorométhane, répliqua Ganz d'une voix glaciale. Ni le fait de ligoter des employés pour les dissoudre vivants.

L'air devint électrique. M'Barek posa la main sur la crosse de son vieux Beretta. Les mercenaires d'Aethelgard épaulèrent leurs armes d'un geste fluide, mécanique.

Ganz fixa Miller dans les yeux. Le vrombissement des derricks sembla s'intensifier, comme si la terre elle-même grondait sous leurs pieds.

— Écartez-vous, Capitaine, dit Miller. Pour votre propre bien. Cette zone n'existe pas sur les cartes officielles. Ce qui se passe ici reste ici.

Ganz eut un sourire sans joie. Il plongea sa main dans la poche de la veste de

l'ingénieur mort. Il en sortit un petit objet métallique, épargné par la corrosion : une clé USB cryptée, scellée dans un boîtier en titane.

— Trop tard, Miller.

Le capitaine fit un pas en arrière vers la Jeep, sans quitter les mercenaires des yeux.

— Qu'est-ce que vous avez trouvé ? rugit Miller.

Ganz monta dans la Willys. M'Barek fit rugir le moteur. La poussière s'éleva de nouveau.

— Je ne sais pas encore, cria Ganz par-dessus le bruit du moteur. Mais je parie que c'est la raison pour laquelle Julian Vane a fini dans ce puits.

Alors que la Jeep démarrait en trombe, Ganz jeta un dernier regard sur le cadavre. Il remarqua un détail qu'il n'avait pas vu lors de l'examen rapide. Sur le front de la victime, gravé au scalpel sous la couche d'huile, apparaissait un symbole ancien, une rune que les tribus nomades utilisaient pour marquer les sources empoisonnées.

Mais la rune n'était pas terminée. Il manquait un trait.

Ganz comprit soudain avec une certitude terrifiante : Vane n'était que le premier. La "cérémonie" ne faisait que commencer.

Au loin, sur les installations offshore d'acier froid qui défiaient l'océan, une sirène se mit à hurler. Ce n'était pas une alerte incendie. C'était un signal d'appel.

Et quelque chose, dans les profondeurs du puits de décantation, venait de bouger.

****CLIFFHANGER : ****

Alors que Ganz s'éloigne, il consulte l'écran de son téléphone relié brièvement à la clé USB via un adaptateur. Un seul fichier s'affiche. Le nom du document est une date : celle de demain. Et le titre : ***Protocole d'Extinction Totale.***

Chapitre 2

Le Dossier Fantôme

****CHAPITRE : LE DOSSIER FANTÔME****

Quarante-cinq degrés à l'ombre des derricks. Mais ici, l'ombre est une illusion.

La Jeep Willys hurlait, sa carrosserie bringuebalante recouverte d'une croûte de poussière ocre. Ganz serrait le volant, les articulations blanchies. À sa droite, l'océan s'écrasait contre les piliers d'acier des plateformes offshore dans un fracas de fin du monde. L'air n'était plus de l'oxygène. C'était un cocktail corrosif : 60 % d'humidité saturée de sel, 40 % de vapeurs de brut. Une odeur de soufre et de cadavre industriel qui vous collait à la gorge comme de la poix.

Ganz repensa à la rune sur le front de Vane. Le trait manquant. La cérémonie incomplète.

Le téléphone, posé sur le siège passager, vibrait encore de la découverte précédente.
Protocole d'Extinction Totale. Une date : demain.

Il devait trouver Marc Valet. Ou ce qu'il en restait.

Le quartier d'Al-Sadr n'était pas une ville. C'était une cicatrice entre le désert et la mer.

D'un côté, les vieux souks, un labyrinthe de murs en pisé s'effondrant sous le poids

des siècles. De l'autre, la démesure de la "Zone Grise" : des tours de béton brut destinées aux cadres de la compagnie pétrolière, hérissées d'antennes et de climatiseurs qui crachaient une haleine brûlante dans les ruelles étroites.

Ganz gara la Willys d'un coup de frein brusque, soulevant un nuage de particules ferrugineuses. Il descendit. Ses bottes de cuir craquèrent sur le sol calciné.

L'immeuble de Valet était une carcasse de huit étages, le numéro 42. Un bloc de ciment lépreux surplombant le port pétrolier.

Ganz monta les escaliers quatre à quatre. L'ascenseur était mort en 1994, probablement en même temps que l'espoir dans ce pays. Au cinquième, il s'arrêta. Son instinct, aiguïlé par quinze ans de terrain, hurla au danger.

La porte de l'appartement 502 n'était pas fracturée. Elle était entrouverte. Juste de quoi laisser passer un courant d'air chargé de l'odeur de la mer.

Il sortit son SIG Sauer. Le métal de l'arme était brûlant.

— Valet ?

Pas de réponse. Juste le vrombissement incessant des derricks au loin, un battement de cœur mécanique qui faisait vibrer les vitres.

Ganz entra.

L'appartement avait été "nettoyé". Pas par des amateurs. Un travail chirurgical. Les dossiers étaient étalés au sol, mais aucun n'était déchiré. Les tiroirs étaient ouverts, vidés avec une précision maniaque. Les doublures du canapé avaient été incisées à l'endroit exact où un homme aurait pu glisser un document.

Marc Valet n'était pas seulement un ingénieur de la compagnie. C'était un paranoïaque. Et dans ce business, la paranoïa est une forme de survie.

Ganz rangea son arme. Si les "nettoyeurs" étaient encore là, il serait déjà mort. Il s'approcha du bureau. Sur le mur, une carte géologique du bassin sédimentaire était criblée de punaises rouges. Elles dessinaient une forme étrange.

Ganz fronça les sourcils. Il reconnut la rune. Celle du front de Vane. Mais ici, sur la carte, elle était complète. Le trait manquant pointait vers une zone précise du désert, le Secteur 4. Le Puits des Sacrifiés.

Il se détourna et inspecta la cuisine. Une odeur suspecte flottait. Pas le pétrole. Quelque chose de plus piquant.

Du gaz.

Le robinet de la cuisinière était fermé, mais le sifflement était audible. Ganz s'agenouilla près de la conduite principale, un tuyau de cuivre jauni qui courait le long du mur.

Valet savait qu'un appartement se fouille, mais qu'une conduite de gaz sous pression est un sanctuaire. Personne ne s'amuse à découper un tuyau de gaz dans un immeuble surchauffé où la moindre étincelle statique peut provoquer un enfer.

Ganz remarqua un raccord rapide qui n'avait rien à faire là. Un bypass artisanal. Avec une pince multifonction, il dévissa l'écrou borgne. Le sifflement s'accentua, une bouffée de mercaptan lui brûla les narines.

À l'intérieur du raccord, enveloppée dans une membrane de latex industriel, se trouvait une clé USB. Noire. Anonyme.

Ganz la récupéra, referma la vanne de sécurité et se laissa glisser contre le mur. La sueur coulait dans son cou, traçant des sillons clairs dans la poussière qui recouvrait sa peau.

Il sortit son adaptateur. Connecta la clé à son smartphone.

L'écran s'illumina. Un seul répertoire : *DOSSIER FANTÔME.*

À l'intérieur, des centaines de photos prises à la dérobée dans les niveaux inférieurs de la station offshore. Des schémas de forage qui ne visaient pas des poches de brut, mais des cavités naturelles dont l'existence même défiait la géologie moderne.

Et une note vocale. Ganz cliqua sur "Play".

La voix de Marc Valet était brisée, hachée par la terreur. On entendait en fond le grondement des pompes hydrauliques.

"Ils ne pompent pas le pétrole, Ganz. Si tu écoutes ceci, c'est que j'ai échoué à les arrêter. Ils ne pompent pas. Ils injectent. Ils remplissent les poches vides avec... avec le sang des sacrifiés. Le brut n'est qu'un lubrifiant. La rune... la rune est une clé de pression. S'ils terminent le tracé demain à l'aube, le Puits des Sacrifiés ne sera plus un trou dans le sol. Ce sera une bouche."

Un bruit de métal froissé interrompit l'enregistrement. Des cris, puis le silence.

Ganz fixa l'écran. Une dernière image s'afficha automatiquement. Un scan thermique du puits de décantation.

Au centre de la masse liquide, à trois cents mètres de profondeur, quelque chose d'immense se dessinait. Ce n'était pas une formation rocheuse. C'était organique. Une structure en mouvement, réagissant aux vibrations des sirènes.

Soudain, un craquement sourd secoua l'immeuble.

Ganz se précipita à la fenêtre. Au loin, sur l'horizon de fer et de feu, la première plateforme offshore venait de s'incliner. Pas à cause d'une explosion.

Elle s'enfonçait.

Comme si quelque chose, en dessous, venait d'aspirer l'acier de dix mille tonnes comme un simple fétu de paille.

Le téléphone de Ganz vibra. Un message texte d'un numéro crypté.

« Le trait manquant a été tracé. Merci pour la clé. »

Ganz blêmit. Il regarda la clé USB dans sa main. Il comprit alors l'horrible vérité : en ouvrant le bypass du gaz pour récupérer la clé, il avait déclenché un capteur de pression. Il venait de transmettre, sans le savoir, le dernier code de déverrouillage du protocole.

Il n'était pas l'enquêteur. Il était l'exécuteur testamentaire.

Au pied de l'immeuble, deux SUV noirs aux vitres teintées venaient de bloquer sa Willys. Des hommes en treillis stérile en sortaient, armés de fusils d'assaut à silencieux.

Ganz rangea le téléphone, serra son SIG et regarda vers le puits au loin.

La mer commençait à bouillir.

****CLIFFHANGER : ****

Alors que les mercenaires enfoncent la porte du quatrième étage, Ganz remarque un détail sur la clé USB qu'il tient encore : une petite diode rouge clignote au rythme des battements de son propre cœur. Ce n'est pas seulement une unité de stockage. C'est un détonateur biométrique. S'il meurt, ou si son cœur s'arrête, le "Protocole d'Extinction Totale" passe à sa phase finale : l'embrasement de la nappe phréatique de toute la région.

Chapitre 3

L'Ordre de Clôture

****CHAPITRE : L'ORDRE DE CLÔTURE****

45 degrés à l'ombre. Mais il n'y avait pas d'ombre. Juste une lumière blanche, de l'acier chauffé à blanc qui dévorait les rétines.

L'air n'était plus de l'oxygène. C'était un mélange poisseux de pétrole brut, de sel marin et de poussière ocre. Une mixture qui collait aux poumons, qui transformait chaque inspiration en un combat. Ganz sentait la sueur couler le long de sa colonne vertébrale, une rigole glacée dans un enfer de chaleur.

Au pied de l'immeuble, les deux SUV noirs ressemblaient à des scarabées prédateurs. Les hommes en treillis stérile progressaient avec une économie de mouvement terrifiante. Pas d'insignes. Pas de visages. Des masques à gaz profilés, des fusils d'assaut HK416 équipés de modérateurs de son. Des professionnels du nettoyage.

Ganz recula d'un pas, s'enfonçant dans la pénombre de l'appartement. Dans sa main gauche, la clé USB.

Clac.

La petite diode rouge s'alluma. Un éclat rubis dans la grisaille de la pièce.

Poum. Poum. Poum.

Le rythme était parfait. Synchronisé. La lumière ne clignotait pas selon un algorithme informatique. Elle suivait le flux de son sang. Elle lisait le courant électrique de son cœur à travers la sueur de ses doigts.

— Bordel, murmura-t-il.

Ce n'était pas une clé. C'était un pacemaker inversé. Un détonateur biométrique. Le « Protocole d'Extinction Totale » n'était pas une métaphore. Si son cœur s'arrêtait, si la liaison RF avec la clé était rompue, le signal de déclenchement partirait vers les profondeurs. Vers la nappe phréatique gorgée de gaz et de pétrole sous pression. Toute la région, des vieux souks millénaires jusqu'aux terminaux offshore, se transformerait en un cratère de scories.

Une onde de choc secoua la porte blindée. Premier bélier.

À cinq kilomètres de là, dans l'enceinte climatisée de la Préfecture, l'air sentait le cuir et le café froid. Le silence n'était interrompu que par le ronronnement des purificateurs d'air.

Le Préfet Vaugirard fit glisser un dossier cartonné sur son bureau en acajou. En face de lui, le Commissaire Divisionnaire Morel gardait les yeux fixés sur la ligne d'horizon, là où la mer semblait bouillir sous l'effet des torchères.

— Signez ici, Morel, dit Vaugirard d'une voix monocorde.

— C'est un enterrement de première classe, Monsieur le Préfet. Ganz est l'un de mes meilleurs éléments. Enfin, il l'était.

— Ganz est un homme instable, corrigea le Préfet sans lever les yeux. La mort de sa femme lors du forage de 2018 a laissé des traces. Un burn-out sévère. Une paranoïa clinique qui l'a mené à inventer des complots là où il n'y a que de la gestion de crise industrielle.

Morel regarda le rapport. En lettres capitales : ****CONCLUSION : SUICIDE PAR**

DÉPRESSION NERVEUSE.**

— Le corps n'a pas encore été retrouvé, nota le commissaire.

— Question de minutes. Il s'est enfermé dans cet immeuble désaffecté. Il est armé. Il va mettre fin à ses jours. C'est la seule narration qui préserve l'ordre public. Le groupe Pétro-Global ne peut pas se permettre un scandale d'État en pleine période de renégociation des concessions offshore.

Au même moment, au sous-sol de l'hôtel de police, dans le bureau des scellés, l'archiviste s'absenta pour une pause cigarette. Un homme en costume gris entra, sans faire de bruit. Il ne chercha pas longtemps. Le sac plastique contenant le carnet de Ganz et les relevés de pression du puits n°4 fut saisi. En quelques secondes, il fut remplacé par un sac identique, contenant des médicaments contrefaits et une lettre d'adieu dactylographiée.

L'existence de Ganz était en train d'être effacée, pixel par pixel, preuve après preuve.

Boum.

Le chambranle de la porte céda dans un hurlement de métal. Ganz se jeta derrière le comptoir en marbre de la cuisine. Les premières balles traversèrent le plâtre avec un sifflement de frelons en colère. Pas de détonations. Juste le *paf-paf* sec des silencieux et l'éclatement des boiseries.

Ganz jeta un œil à la clé. La diode rouge battait plus vite. 110 battements par minute. Son adrénaline accélérât le compte à rebours de l'apocalypse.

— Si vous me tuez, vous faites sauter la province ! hurla-t-il.

Pas de réponse. Les mercenaires ne négociaient pas. Ils étaient payés pour exécuter une procédure, pas pour discuter de géopolitique énergétique. Une grenade flash roula sur le carrelage.

Ganz ferma les yeux, plaqua ses mains sur ses oreilles.

Éclat blanc. Acouphène strident.

Il roula sur le côté, sortit son SIG P226 et tira deux fois au jugé. Un cri sourd. Un corps tomba. Mais ils étaient encore quatre. Cinq peut-être. À l'extérieur, le vrombissement incessant des derricks semblait se rapprocher, comme une pulsation tellurique répondant à celle de son propre cœur.

Il regarda par la fenêtre brisée. Sa Willys était bloquée. La poussière ocre soulevée par les SUV retombait lentement, recouvrant le capot d'une pellicule de terre brûlée. Il n'y avait aucune issue par le haut. L'immeuble était une cage de béton.

Il pensa au "Puits des Sacrifiés". Cette vieille légende des ouvriers du désert. Ils disaient que pour chaque gisement découvert, la terre exigeait une vie. Il comprit enfin que les sacrifiés n'étaient pas les ouvriers. C'étaient les témoins.

Ganz rampa vers le bypass du gaz qu'il avait ouvert plus tôt. L'odeur de soufre était insupportable. Le capteur de pression qu'il avait déclenché n'était pas seulement un émetteur de code. C'était une valve.

S'il parvenait à atteindre la cage d'escalier de service, il pourrait peut-être gagner le sous-sol. Les vieux tunnels des souks couraient sous la ville, vestiges d'une époque où l'acier n'avait pas encore dévoré la pierre.

Une nouvelle rafale pulvérisa le comptoir au-dessus de sa tête. Des éclats de marbre lui entaillèrent le front. Le sang coula, chaud, salé, se mélangeant à la poussière.

Il regarda de nouveau la diode rouge. Elle passait de l'éclat constant à un clignotement erratique.

Mauvais contact ? Ou interférences ?

Non. Le signal s'intensifiait. Un nouveau message apparut sur le minuscule écran LCD de la clé, sous la diode :

"SYNCHRONISATION GÉO-THERMIQUE : 98%"

Le bypass n'avait pas seulement envoyé un code. Il avait amorcé la remontée du gaz. Sous ses pieds, il sentit une vibration. Un grognement sourd, profond, qui venait des entrailles de la terre. Ce n'était plus le bruit des derricks. C'était le cri de la nappe phréatique, compressée par des décennies d'exploitation sauvage, cherchant une sortie.

Ganz comprit l'horreur absolue du plan. L'Ordre de Clôture ne concernait pas seulement son enquête. Il concernait le site lui-même. Petro-Global allait "fermer" le gisement en provoquant une catastrophe contrôlée. Un "accident" qui effacerait les preuves de l'empoisonnement des eaux et permettrait de toucher les assurances colossales du protocole de risque majeur.

Et il était le détonateur parfait. Le flic dépressif qui se suicide en faisant sauter l'immeuble.

— Morel... murmura-t-il dans un souffle. Vous saviez.

Une silhouette massive se découpa dans l'encadrement de la porte défoncée. Le mercenaire ne tira pas tout de suite. Il ajusta sa visée, pointant le laser rouge de son arme sur le torse de Ganz. Juste sur le cœur.

Ganz sourit, un sourire sanglant. Il leva la clé USB, la tenant entre son pouce et son index, bien en vue.

— Si vous pressez cette détente, on part tous en orbite. Vous croyez qu'ils vous ont tout dit ? Vous croyez que vos masques vous protégeront quand le méthane va sortir du sol à trois cents bars de pression ?

Le mercenaire hésita. Une fraction de seconde. C'était tout ce dont Ganz avait besoin.

Il ne tira pas sur l'homme. Il tira sur la conduite de gaz du bypass, juste derrière lui.

L'explosion fut brève, localisée, mais d'une violence inouïe. Le souffle projeta Ganz à travers la fenêtre. Le verre éclata en mille diamants de lumière.

Pendant sa chute de quatre étages, le temps se figea. Il vit la mer. Elle ne bouillait pas à cause de la chaleur. Des bulles géantes de gaz remontaient à la surface, crevant le miroir bleu en d'énormes geysers de boue noire.

Il percuta la bâche en toile d'un vieux camion de livraison de tapis garé en contrebas. La toile se déchira, amortissant l'impact avant qu'il ne s'écrase sur des ballots de laine.

La douleur fut une décharge électrique qui manqua de lui faire perdre connaissance. Son cœur rata un battement.

Sur la clé USB, la diode rouge devint cramoisie. Elle vira au noir pendant une seconde, avant de reprendre un rythme frénétique.

Ganz se redressa, chancelant. Autour de lui, la rue était déserte. Les habitants s'étaient terrés. La Jeep Willys était là, à dix mètres. Les clés étaient sur le contact.

Il monta, lança le moteur. Le vieux bloc quatre cylindres rugit dans un nuage de fumée bleue. Il passa la première, écrasa l'accélérateur et vira violemment, évitant les SUV qui commençaient à manœuvrer.

Alors qu'il s'éloignait vers les vieux quartiers, il jeta un dernier regard vers l'immeuble. Les mercenaires sortaient sur le balcon. L'un d'eux portait une radio à l'oreille.

Ganz regarda son poignet. Sa montre indiquait 17h00.

Soudain, son téléphone, qu'il croyait mort, vibra dans sa poche. Un SMS. Un numéro masqué.

"L'Ordre de Clôture a été signé. Vous êtes officiellement mort à 16h45. Bienvenue dans l'ombre, Ganz. Regardez derrière vous."

Ganz regarda dans le rétroviseur.

Ce n'était pas les SUV qu'il vit. C'était l'horizon.

La mer s'était retirée de plusieurs dizaines de mètres, laissant apparaître une faille béante dans le plateau continental. Et de cette faille, une colonne de feu noir — un mélange de pétrole et de gaz — s'éleva vers le ciel, atteignant des centaines de mètres de haut.

Le "Puits des Sacrifiés" venait de s'ouvrir. Et la clé dans sa main continuait de battre au rythme de son cœur, comme si le puits et l'homme n'étaient plus qu'un seul et même organisme.

****CLIFFHANGER : ****

Ganz freine violemment devant un barrage de gendarmerie. Mais les gendarmes ne le regardent pas. Ils fixent leurs propres mains qui tremblent. Ganz baisse les yeux sur la clé USB : le compteur de synchronisation vient de passer à "100%". Un nouveau message s'affiche, glacial : ****"HÔTE IDENTIFIÉ. PHASE 2 : CONTAMINATION DU RÉSEAU URBAIN. DÉPLACEMENT REQUIS VERS LA STATION DE POMPAGE ALPHA."**** S'il s'éloigne de la côte, il sauve sa peau mais condamne la ville. S'il y va, il entre dans le cœur du brasier. Son cœur s'emballe, et au loin, le premier derrick explose.

Chapitre 4

Le Témoin Invisible

CHAPITRE : LE TÉMOIN INVISIBLE

Quarante-cinq degrés à l'ombre. Mais il n'y avait pas d'ombre.

Le soleil de plomb frappait le capot de la Jeep Willys avec une violence métallique. Ganz sentait la sueur brûlante couler dans le creux de ses reins, imprégnant sa chemise de sel et de poussière ocre. Devant lui, le barrage de gendarmerie ressemblait à un mirage tremblant dans la distorsion thermique.

L'air était irrespirable. Ce n'était plus de l'oxygène, c'était un cocktail de benzène et de brut lourd. Une odeur de fin du monde, grasse, suffocante, qui collait aux muqueuses. Au loin, la colonne de feu noir déchirait l'horizon, transformant le bleu méditerranéen en un gris d'apocalypse.

Le premier derrick venait de s'effondrer dans un fracas de ferraille tordue.

Ganz fixa l'écran de la clé USB.

[100% SYNCHRONISATION TERMINÉE]

[HÔTE IDENTIFIÉ : GANZ, S.]

[PHASE 2 : CONTAMINATION DU RÉSEAU URBAIN]

[OBJECTIF : STATION DE POMPAGE ALPHA]

Le GPS s'afficha, traçant une ligne rouge sang à travers les vieux quartiers, vers le complexe industriel.

— Monsieur ? Sortez du véhicule !

La voix du gendarme était blanche. Il ne regardait pas Ganz. Ses yeux étaient rivés sur ses propres mains. Elles étaient noires. Non pas de pétrole, mais d'une sorte de suie électrostatique qui semblait sortir de ses pores. Le jeune militaire tremblait, sa main crispée sur la crosse de son fusil d'assaut, incapable de lever l'arme.

Ganz comprit. La clé ne contrôlait pas seulement les machines. Elle marquait le territoire. Et tous ceux qui se trouvaient dans le périmètre devenaient des dommages collatéraux.

Son téléphone vibra. Un numéro masqué. Une fréquence cryptée qu'il n'avait pas utilisée depuis l'affaire du terminal méthanier.

— Réponds, Ganz. Je sais que tu es dans le brasier.

La voix était un souffle rauque, haché par une quinte de toux qui résonna comme du verre brisé.

— Qui est-ce ? grogna Ganz en passant la première.

— Une morte qui respire encore. Un témoin dont ils ont oublié d'effacer les poumons. Appelle-moi Sarah.

À cinq kilomètres de là, dans l'ombre bleutée d'un souk déserté par la panique, l'enquêteur Morel attendait. L'ombre des arches de pierre contrastait violemment avec l'acier froid des installations offshore qui surplombaient la ville comme des divinités de métal.

Sarah était là, assise sur un banc de bois vermoulu. Elle portait un châle épais malgré la canicule. Une bouteille d'oxygène miniature était posée à ses pieds, reliée à ses narines par des canules transparentes.

— Vous avez travaillé pour la firme ? demanda Morel en s'asseyant à distance.

Elle tourna vers lui un regard hanté. Ses yeux étaient jaunes, rongés par l'ictère.

— On ne travaillait pas pour eux, Monsieur l'enquêteur. On se sacrifiait. Ils nous appelaient les « Nettoyeurs de l'Ombre ». Mais entre nous, on connaissait la vérité. Nous étions les Sacrifiés.

Elle prit une inspiration sifflante, un bruit de soufflet percé.

— Vous voyez ces cuves ? Celles de la Station Alpha où votre ami se dirige ? C'est là que tout a commencé. Dans les années 90, ils ont découvert que le pétrole du Puits des Sacrifiés était chargé en sédiments hautement corrosifs et radioactifs. Les filtres automatiques ne tenaient pas. Les robots tombaient en panne en trois heures.

Morel prit une note rapide sur son carnet. La poussière ocre s'infiltrait partout, jusque dans les reliures.

— Alors qu'ont-ils fait ?

Sarah eut un rire sans joie qui se transforma en toux.

— Ils ont utilisé de la main-d'œuvre invisible. Des intérimaires sans-papiers. Des hommes venus du Sud, sans existence légale. On les descendait dans les cuves de brut, sans protection. Juste un slip de bain et une éponge. Ils devaient gratter le fond des réservoirs à mains nues. L'odeur... le benzène vous attaque le cerveau en dix minutes. La peau pèle comme du papier brûlé.

Elle désigna la station de pompage Alpha au loin, dont les cheminées crachaient une fumée jaunâtre.

— Ils ne sortaient jamais par la porte, reprit-elle. Quand ils s'effondraient, on les laissait dans le mélange. Le pétrole brut est un excellent linceul. Leurs corps se dissolvaient dans le raffinage. Vous comprenez ? Le carburant qui fait rouler vos voitures, qui éclaire cette ville... il est fait de leur sang et de leur graisse.

Morel sentit un frisson glacé parcourir son échine malgré les 45 degrés.

— Pourquoi parler maintenant ?

— Parce que le Puits s'est réveillé. Et il ne réclame pas du pétrole. Il réclame une dette. Ce que vous appelez une « anomalie géologique » est une fosse commune qui déborde. La Station Alpha n'est pas un centre de distribution. C'est le cœur du système d'injection. Si Ganz active la phase 2, il n'enverra pas du gaz dans la ville. Il va injecter le résidu. La « Contamination ».

Ganz écrasa l'accélérateur. La Jeep bondit, forçant le barrage. Les gendarmes, prostrés, ne tentèrent même pas de tirer.

Dans son rétroviseur, il vit le ciel s'assombrir. Ce n'était pas des nuages. C'était une nuée d'oiseaux de mer qui tombaient du ciel, foudroyés par les émanations toxiques du puits.

La clé USB dans sa main gauche devint brûlante. Le rythme de ses pulsations était désormais parfaitement calé sur le battement électronique de l'appareil.

Boum-boum.

Boum-boum.

Il atteignit les grillages de la Station Alpha. L'endroit était un désert de tuyaux entrelacés, de vannes monumentales et de manomètres affolés. Les sirènes de sécurité hurlaient, un son strident qui se perdait dans le vrombissement incessant des derricks en mer.

Il sauta de la Jeep, la clé à la main.

— Sarah dit que c'est un piège ! cria la voix de Morel dans l'oreillette. Ganz, n'insère pas cette clé ! La Station Alpha est reliée au réseau d'eau potable de la ville. S'ils contaminent le réseau urbain avec le résidu du puits, il y aura cent mille morts en une heure !

Ganz s'arrêta devant le terminal principal. L'écran tactile l'attendait. Un port USB unique, cerclé d'une lumière rouge pulsante.

[INSERER LA CLÉ POUR STABILISER LA PRESSION DU PUIITS]

[ATTENTION : RUPTURE DE CONFINEMENT IMMINENTE]

S'il ne faisait rien, le plateau continental explosait, emportant la côte. S'il insérait la clé, il déversait la mort dans les robinets de chaque foyer, chaque école, chaque hôpital.

Ses mains tremblaient. La sueur lui brûlait les yeux. L'odeur de pétrole était devenue une présence physique, une main grasse qui lui serrait la gorge.

Au loin, le deuxième derrick explosa dans une gerbe de feu purpurin. L'onde de choc le jeta au sol.

Il regarda la clé. Le compteur de synchronisation affichait une nouvelle ligne de code, en lettres d'un rouge écarlate :

[PROTOCOLE "SUICIDE ÉCOLOGIQUE" ACTIVÉ.]

[TEMPS RESTANT AVANT AUTO-DESTRUCTION DU PLATEAU : 120 SECONDES.]

[OPTION B : TRANSFERT DE LA CHARGE VERS LE RÉSEAU URBAIN.]

Ganz se redressa, titubant. Il était face au choix impossible des « Sacrifiés ». Mourir avec le secret ou tuer pour survivre.

Soudain, il remarqua une chose. Une trappe en acier galvanisé, au pied du terminal. Elle était verrouillée par un vieux cadenas rouillé, un vestige des années 90, contrastant avec la haute technologie du panneau.

Sur la trappe, gravé à la main dans le métal, un nom : *MERYEM*.

C'était le nom de famille de Sarah.

— Morel ! hurla Ganz dans son micro. Demande à Sarah ce qu'il y a sous la trappe Meryem ! Vite !

Le silence à l'autre bout du fil sembla durer une éternité. Puis, la voix de Morel revint, brisée.

— Elle dit... elle dit que c'est là qu'ils jetaient les clés des hommes qu'ils ne pouvaient pas enterrer. C'est le seul endroit que le système ne contrôle pas. Ganz, c'est une zone morte numérique !

Ganz leva la clé USB. Il restait 40 secondes. La chaleur était telle que la peinture de la station de pompage commençait à cloquer.

Il ne pouvait pas sauver le plateau. Il ne pouvait pas sauver la ville sans sacrifier son âme.

Mais il pouvait peut-être changer la nature du sacrifice.

Il se jeta sur la trappe, arrachant le cadenas d'un coup de crosse. Il ouvrit le panneau. Une odeur de putréfaction ancienne remonta, se mêlant au pétrole. Des dizaines de plaques d'identité militaires et de vieilles clés de casiers gisaient là, dans le noir.

Ganz approcha la clé USB de l'orifice sombre.

Son cœur rata un battement. Un message final apparut sur l'écran de la clé, un message qu'il n'avait pas vu venir :

****[ERREUR DE PROTOCOLE : IDENTITÉ HÔTE COMPROMISE.]****

****[INITIATION DE LA PURGE PHYSIQUE.]****

La clé USB ne se contentait plus de chauffer. Elle commença à se liquéfier, s'écoulant entre ses doigts comme du mercure noir, s'infiltrant sous sa peau, remontant le long de ses veines.

Ganz hurla. La douleur était une foudre liquide.

****CLIFFHANGER :****

Morel, à travers l'objectif de sa jumelle de précision, voit Ganz s'effondrer devant le terminal. Mais ce n'est pas Ganz qui se relève. L'homme qui se redresse a les yeux totalement noirs, injectés de brut. Il ne regarde plus le terminal. Il se tourne vers la ville, un sourire inhumain aux lèvres. Et au même moment, dans tous les souks, toutes les maisons, tous les bureaux, les téléphones se mettent à sonner en même temps. Un seul message vocal : **"Le sacrifice est accepté."**

Chapitre 5

L'Ombre du Ministère

Le cri des téléphones avait tué le silence du désert.

À travers l'optique de sa Leupold, Morel ne voyait plus un homme. Ce qui s'était relevé devant le terminal n'appartenait plus à l'espèce humaine. Ganz — ou l'enveloppe charnelle qui portait autrefois ce nom — se tenait immobile. Le pétrole noir qui lui servait désormais de sang semblait pulser au rythme des derricks environnants.

Morel déglutit. Sa gorge était un papier de verre. Il rangea son fusil dans un geste machinal, presque robotique. L'ordre de mission venait de changer. Ganz n'était plus la cible. Ganz était le signal.

— Ici Alpha. Le Puits a vomi. Je répète : le Puits a vomi. Je poursuis l'Objectif Ombre.

Il n'attendit pas de réponse. Il n'y en aurait pas. Dans la vallée, les 120 000 téléphones de la zone franche continuaient de hurler la même phrase en boucle. *Le sacrifice est accepté.*

I. La Fournaise

La Jeep Willys de 1952 bondit sur la piste ocre, soulevant un panache de poussière qui stagnait dans l'air saturé. Ici, le vent ne soufflait pas ; il déplaçait simplement la chaleur. 45°C. À cette température, l'oxygène semble se raréfier, remplacé par les vapeurs lourdes de brut et de sel marin.

Morel écrasa l'accélérateur. Le vrombissement du moteur était le seul son capable de couvrir le bourdonnement électrique des installations offshore qui s'étendaient à l'horizon, telles des araignées d'acier marchant sur l'eau.

Sa destination : la Villa des Eucalyptus. Une anomalie coloniale nichée sur une falaise de calcaire, surplombant les raffineries d'Aethelgard. C'était là que l'acier rencontrait la soie. Là que les contrats se signaient dans le sang des autres.

Il gara la Jeep à deux kilomètres, derrière un derrick abandonné dont la carcasse grinçait sous la corrosion du H2S. Il finit le trajet à pied, rampant entre les pipelines brûlants. L'odeur était suffocante. Un mélange de bitume frais et de décomposition organique.

Le complexe d'Aethelgard n'était pas qu'une raffinerie. C'était un organe. Et le Ministère de l'Industrie en était le cerveau malade.

II. La Cène de l'Apocalypse

Morel déploya son kit d'écoute laser à trois cents mètres de la terrasse de la villa. Sur l'écran de son récepteur, les formes thermiques apparurent en orange vif.

Deux hommes. Un dîne. L'autre règne.

Victor Kross, le PDG d'Aethelgard, découpait un morceau de viande saignante avec une précision chirurgicale. En face de lui, le Ministre de l'Industrie, un homme dont le visage semblait sculpté dans le cuir vieux, agitait un verre de cristal.

— Les livraisons ont commencé, Monsieur le Ministre, déclara Kross. Sa voix était comme le glissement d'une lame sur une pierre à aiguiser.

— Le protocole de sécurité est-il garanti ? s'enquit le Ministre. Si la Communauté

Internationale découvre que nous transformons les résidus de distillation en précurseurs de VX, le gouvernement tombera.

— Le gouvernement est une fiction, rétorqua Kross. Ce qui compte, c'est le Contrat Chimère. Vos composants chimiques ne sont plus des déchets. Ce sont les briques élémentaires d'une nouvelle ère.

Morel ajusta la fréquence. Les détails techniques tombèrent comme des couperets.

Thionyl chloride. *Isopropanol.* *Methylphosphonyl difluoride.*

Des produits banals en apparence. Mais combinés dans les laboratoires clandestins d'Aethelgard sous le niveau de la mer, ils devenaient des agents neurotoxiques capables de rayer une capitale de la carte en dix minutes.

— Et Ganz ? demanda le Ministre d'une voix plus basse.

Kross esquissa un sourire qui ne toucha pas ses yeux.

— Ganz était le catalyseur. Le "mercure noir" avait besoin d'un hôte pour stabiliser la structure moléculaire de l'agent. Le test de ce soir prouve que l'interface organique est viable.

— Vous avez sacrifié un de vos meilleurs ingénieurs pour... pour de la chimie ?

— Non, Ministre. Je l'ai élevé. Le "Puits des Sacrifiés" n'est pas une fosse commune. C'est une forge.

III. L'Ombre s'étire

Un frisson parcourut l'échine de Morel, malgré la chaleur accablante. Il comprit enfin. Le message sur les téléphones n'était pas un bug. C'était une activation. Aethelgard ne vendait pas seulement des armes. Ils transformaient la population en un réseau de capteurs biologiques.

Soudain, le silence revint.

Les téléphones cessèrent de sonner dans la ville, en bas.

Le vrombissement des derricks s'arrêta brusquement.

Même le ressac de la mer sembla se figer.

Sur la terrasse, le Ministre se leva, pris d'un malaise.

— Pourquoi ce silence, Kross ?

Le PDG d'Aethelgard ne répondit pas. Il regardait son propre verre. Le vin rouge à l'intérieur ne bougeait plus. Il était devenu visqueux. Noir.

— L'Ombre du Ministère n'est pas la vôtre, Ministre, murmura Kross. Elle appartient à celui qui vient de s'éveiller.

Morel, l'œil rivé à ses jumelles, vit alors une tache sombre se mouvoir sur le mur blanc de la villa. Ce n'était pas une ombre portée. C'était une substance qui rampait contre la gravité. Elle sortait des bouches d'aération, des fissures du sol, des pores mêmes de la pierre.

Le pétrole. Le brut. Le "sang de la terre". Il ne se contentait plus de couler. Il chassait.

IV. Protocole d'Extermination

— Alpha à la Base ! hurla Morel dans sa radio. Sortez de là ! Le complexe s'auto-alimente ! La matière noire est...

Il s'interrompit. Un bruit de succion venait de derrière lui.

Il se retourna lentement.

Le derrick abandonné derrière lequel il s'était caché ne grinçait plus. Il exsudait. Une nappe de liquide noir, épaisse et irisée, s'écoulait de la structure métallique, prenant une forme vaguement humanoïde.

À l'intérieur de la villa, le Ministre hurla. Morel vit, à travers l'objectif, le corps du politicien se soulever de terre, saisi par des vrilles de mercure noir sorties de son propre fauteuil. Kross, lui, restait assis, fasciné, comme un prêtre devant un miracle

impie.

— C'est magnifique, n'est-ce pas ? lança Kross, sachant peut-être qu'il était observé. L'armement chimique n'était qu'un prétexte pour amener les composants dans chaque foyer. Maintenant, le catalyseur est libre.

Morel empoigna son arme, mais le métal du canon commença à fondre dans ses mains. La Jeep Willys, au loin, s'enfonçait déjà dans le sol, dévorée par une crevasse de goudron bouillonnant.

La température grimpa encore. 50°C. 55°C.

L'air n'était plus respirable. C'était du poison pur.

Morel recula, talonné par la marée noire qui recouvrait les souks, les bureaux, les rêves de la ville. Il sortit de sa poche une dernière grenade incendiaire. Son seul espoir de ne pas devenir, lui aussi, un "sacrifié".

Mais alors qu'il allait dégoupiller, son propre téléphone, dans sa poche, vibra. Un nouveau message. Un seul mot.

[CLIFFHANGER]

Morel regarda l'écran. Ce n'était pas du texte. C'était une vidéo en direct.

La caméra filmait un angle de vue familier. C'était la vision de sa propre lunette de précision.

Et sur l'image, il se voyait lui-même, de dos, la grenade à la main.

Une main noire, faite de bitume et de haine, se posa doucement sur son épaule.

Une voix, sortant du haut-parleur du téléphone avec une clarté surnaturelle, murmura :

— *Ne gâche pas la fête, Morel. Le Ministre n'était que l'entrée.*

À l'horizon, le premier complexe offshore explosa. Pas en flammes rouges, mais en un geysier de ténèbres qui monta jusqu'aux nuages, éteignant définitivement les étoiles.

Chapitre 6

Fausse Piste : Le Saboteur écolo

CHAPITRE : FAUSSE PISTE : LE SABOTEUR ÉCOLO

L'air était une enclume. Quarante-cinq degrés à l'ombre des derricks, mais il n'y avait pas d'ombre. Juste cette lumière blanche, cruelle, qui faisait vibrer l'horizon au-dessus du golfe.

Le capitaine Vargas essuya la sueur qui brûlait ses yeux. L'odeur était partout. Une mixture écœurante de sel marin et de pétrole brut. C'était le parfum de la ville, le souffle fétide du progrès. Derrière lui, le vrombissement des pompes à balancier battait comme un cœur mécanique malade. *Teuf-teuf-teuf.* Le rythme de la cupidité.

La Jeep Willys de la police locale bondit sur une crête de poussière ocre. Elle s'arrêta dans un crissement de freins devant une cabane de tôle ondulée, coincée entre les remparts millénaires du vieux souk et les pipelines rutilants de la zone offshore.

— On le tient, Vargas, cracha le lieutenant Hadad en sautant du véhicule.

Vargas ne répondit pas. Il regarda l'unité d'intervention enfoncer la porte. Un fracas de métal, des cris, et l'odeur de la poussière soulevée.

Trente secondes plus tard, ils traînaient un homme dans la lumière crue.

LE COUPABLE IDÉAL

Il s'appelait Loïc Kern. Vingt-quatre ans. Un visage de gamin mangé par une barbe

irrégulière. Les yeux injectés de sang. Sur son tee-shirt délavé, un logo d'organisation écologiste radicale : *Earth First or Last*.

— C'est lui qui a dessoudé Valet ? demanda Vargas.

Hadad balança un sac de preuves sur le capot brûlant de la Jeep.

— Regarde par toi-même.

Le sac contenait des plans détaillés du complexe offshore, une radio cryptée et, surtout, un fusil de précision avec un silencieux artisanal encore encrassé. Mais ce qui scella le sort du gamin, ce fut le dossier posé au sommet de la pile. Des photos de Valet, le magnat de l'énergie, prises sous tous les angles. Des notes manuscrites détaillant ses trajets, ses habitudes, ses faiblesses.

— On a trouvé ça sous son matelas, ajouta Hadad. Avec des bidons de solvants et des détonateurs magnétiques. C'est notre homme. Un fanatique. Un saboteur.

Vargas s'approcha de Kern. Le gamin tremblait, non pas de rage, mais de terreur pure. Ses lèvres remuaient sans émettre de son.

— Je n'ai rien fait... finit-il par murmurer. Je... je documentais juste les fuites. Pour le rapport environnemental. Les photos... ce n'est pas moi.

— Bien sûr, gamin, soupira Vargas. Et le fusil ? C'est pour chasser les mouettes ?

Il aurait dû être satisfait. L'affaire Valet était bouclée en moins de quarante-huit heures. La pression politique allait retomber. Les marchés allaient se stabiliser. Pourtant, quelque chose grattait au fond de son crâne. Une dissonance.

L'ANOMALIE TECHNIQUE

De retour au poste de commandement provisoire — un préfabriqué climatisé qui sentait le plastique brûlé — Vargas s'isola avec le matériel saisi.

Il alluma l'ordinateur portable de Kern. Un vieux modèle, renforcé mais obsolète. Vargas n'était pas un expert en cybercriminalité, mais il savait reconnaître une signature. Il inséra une clé USB de diagnostic fournie par la centrale.

Le disque dur de Kern était une mine d'or. Trop riche. Trop propre. Chaque dossier était nommé avec une précision chirurgicale : *Cible 1 : Valet*, *Points faibles structurels*, *Logistique de fuite*.

Vargas fronça les sourcils.

— Un gamin qui vit dans une cabane de tôle utilise un cryptage AES-256 avec une double authentification par satellite ?

Il examina les propriétés des fichiers. Les métadonnées indiquaient que les photos de Valet avaient été prises avec un objectif de 600mm, un équipement valant plus de douze mille dollars. Le genre de matériel utilisé par les services de renseignement ou les agences de sécurité privée de haut vol.

Vargas appela un contact à la Division Technique.

— Dis-moi, Marc. J'ai un fichier ici. "Cible_Valet_04.jpg". Tu peux me dire d'où vient la source originale ?

L'attente fut courte. Le silence dans le préfabriqué était seulement rompu par le ronronnement du climatiseur qui luttait contre la fournaise extérieure.

— Vargas ? C'est curieux. Ton fichier a une signature cachée. Une marque invisible à l'œil nu. Ça vient d'un logiciel de gestion de flux utilisé par les boîtes de sécurité pour le monitoring en temps réel.

— Quelle boîte ?

— *Argos Defense*. Ils gèrent la sécurité du périmètre offshore pour le gouvernement.

Vargas sentit un frisson glacé lui parcourir l'échine malgré les 45 degrés ambiants. *Argos Defense*. La branche armée de la corporation même que Valet dirigeait. Pourquoi une agence de sécurité fournirait-elle des preuves contre un activiste en utilisant leurs propres outils de surveillance ?

LE PIÈGE DE SILICE

Vargas reprit la Jeep. Seul.

Il retourna à la cabane de Kern. La police scientifique avait déjà plié bagage. Le ruban jaune flottait mollement dans le vent de sable.

Il entra. Ses bottes craquèrent sur le sol de terre battue.

Il chercha ce que les autres avaient manqué. Hadad voulait un coupable, il ne cherchait pas la vérité.

Sous une latte de bois pourri, près du lit de camp, Vargas aperçut un reflet métallique. Il s'accroupit.

Ce n'était pas une preuve de sabotage. C'était un mouchard. Un minuscule émetteur-récepteur, de la taille d'un grain de riz, fixé sous le cadre du lit. Un modèle *Golgotha-7*.

Technologie militaire. Portée : 5 kilomètres.

Kern n'était pas le chasseur. Il était l'appât. On l'avait surveillé, on l'avait "nourri" en plaçant ces preuves chez lui à son insu, puis on l'avait livré sur un plateau d'argent.

Soudain, le vrombissement des derricks changea de fréquence. Un grondement sourd,

venant des entrailles de la terre.

Vargas sortit de la cabane.

À l'horizon, là où le premier complexe offshore avait explosé la veille, une colonne de fumée noire montait toujours vers le ciel. Mais ce n'était pas de la fumée ordinaire. Elle ne se dissipait pas. Elle semblait solide, organique, s'étendant comme une pieuvre de bitume sur l'azur du ciel.

Son téléphone vibra. Un numéro masqué.

Vargas décrocha.

— Capitaine, dit une voix déformée par un modulateur. Vous devriez arrêter de fouiller sous les lits. C'est mauvais pour le dos.

— Qui est-ce ? Argos ?

— Argos n'est qu'une façade, capitaine. Tout comme Kern. Tout comme Valet. Vous cherchez un meurtrier, mais vous devriez chercher un architecte.

— L'architecte de quoi ?

— Du Grand Sacrifice. Regardez la mer, Vargas. Le pétrole ne brûle pas. Il s'éveille.

Vargas tourna les yeux vers le port.

L'eau n'était plus bleue. Elle était devenue d'un noir d'encre, absolue. Et cette masse noire ne flottait pas. Elle s'élevait. Une vague de goudron vivante, haute de dix mètres, avançait silencieusement vers la côte, absorbant les bateaux de pêche, les quais, les rêves de pierre de la vieille ville.

Le téléphone coupa.

Vargas réalisa alors une chose terrifiante. Les preuves contre Kern n'avaient pas été fabriquées pour clore l'enquête. Elles avaient été fabriquées pour que la police se

concentre sur un homme seul, pendant que le véritable ennemi — quelque chose de bien plus ancien et visqueux que la politique — s'extrayait du puits.

CLIFFHANGER

Un cri déchira l'air.

Vargas se retourna. À cinquante mètres de lui, la Jeep Willys s'enfonçait lentement dans le sol. Pas dans le sable. Dans le bitume qui jaillissait soudainement des fissures de la route.

Et du milieu de cette mare noire, une forme émergea.

Ce n'était pas un homme. C'était une silhouette faite de pétrole dégoulinant, dont les yeux brûlaient d'une lueur orangée, comme des braises dans un puits sans fond.

La créature tendit un bras liquide vers lui.

Sur le sol, à côté de la botte de Vargas, le téléphone de Kern — qu'il avait gardé dans sa poche — s'alluma tout seul.

Un nouveau message s'afficha, en lettres de feu sur l'écran de cristal liquide :

"ILS ONT SOIF. NOUS AUSSI."

Vargas recula, mais son talon heurta une structure métallique. Il était acculé contre le pipeline principal qui menait au cœur de la ville. Le tuyau se mit à vibrer violemment, comme si des milliers de mains grattaient à l'intérieur pour sortir.

Le bitume atteignit ses chevilles. C'était chaud. Atrociement chaud.

À l'horizon, une seconde plateforme offshore explosa. Mais cette fois, le geyser de ténèbres ne monta pas vers les nuages.

Il se courba dans le ciel comme une griffe géante, et pointa directement vers la position de Vargas.

Chapitre 7

L'Infiltration

CHAPITRE : L'INFILTRATION

Vargas ne réfléchit pas. Son instinct de survie prit les commandes, une décharge d'adrénaline pure qui brûlait plus fort que le bitume bouillant. Il s'arracha à l'étreinte visqueuse du goudron. Un bruit de succion, immonde, accompagna chacun de ses pas. Derrière lui, la silhouette de pétrole s'étirait, se déformant comme un reflet dans un miroir brisé.

La griffe céleste — ce geyser de ténèbres issu de la seconde plateforme — fondait sur lui.

Il plongea derrière le talus de remblai juste au moment où l'ombre balayait la zone. Le choc ne fut pas sonore. Il fut vibratoire. Une onde de choc sourde qui lui retourna l'estomac. Quand il releva la tête, la structure métallique du pipeline principal était tordue, écrasée comme une canette de soda sous un talon de géant.

Vargas rampa jusqu'à sa Jeep Willys garée en contrebas. Un modèle de 1952, vestige des premières prospections, increvable. Il sauta au volant. Le moteur toussa, cracha une fumée noire, puis rugit.

Vitesse enclenchée. Les pneus mordirent la poussière ocre.

Il devait atteindre la Zone Zéro. Maintenant.

La chaleur était une insulte. Quarante-cinq degrés à minuit. L'humidité de la mer Rouge transformait l'air en une soupe épaisse, saturée de soufre et de sel. Vargas conduisait tous feux éteints, guidé par la lueur orangée des torchères qui déchiraient le ciel.

À sa gauche, les vestiges des vieux souks d'Al-Qatrah. Des murs de terre crue, millénaires, s'effondrant sous le poids de l'ombre des derricks. À sa droite, l'acier froid du complexe pétrochimique. Un monstre de tuyauteries chromées et de valves titanesques. La modernité dévorait l'histoire, centimètre par centimètre.

L'odeur changea. Le brut ne sentait plus seulement le pétrole. Il y avait une note de charogne. Une puanteur organique, sucrée, qui s'insinuait sous la langue.

Vargas stoppa la Jeep à huit cents mètres du périmètre de sécurité. Il finit le trajet à pied, se glissant entre les cuves de stockage.

Zone Zéro. Le cœur du complexe.

Là où le premier forage avait été effectué en 1938.

Là où, selon Kern, le scandale était enterré.

Il franchit le premier grillage, découpé proprement par une main anonyme. Un avertissement ou une invitation. Le vrombissement des pompes était ici assourdissant. Un battement de cœur mécanique, régulier, oppressant. *Boum-boum. Boum-boum.* La terre elle-même semblait souffrir.

Vargas atteignit le puits de décantation numéro 4. Une structure circulaire en béton, large de cinquante mètres, remplie d'un liquide noir et stagnant. Les ingénieurs l'appelaient "le poumon". C'était ici que les sédiments les plus lourds étaient censés se déposer avant le traitement final.

Il sortit sa lampe torche, la régla sur le faisceau étroit. La lumière perça la vapeur toxique.

Le niveau du puits était anormalement bas. Les pompes de relevage avaient été forcées. Vargas s'approcha du bord, le cœur cognant contre ses côtes. Il descendit l'échelle métallique, ses bottes glissant sur la pellicule graisseuse qui recouvrait chaque barreau.

À dix mètres de profondeur, il toucha le fond. Ce n'était pas de la boue. C'était dur.

Vargas balaya le sol de sa lampe.

Le souffle lui manqua.

— Mon Dieu... murmura-t-il.

Sous la couche de résidu pétrolifère, ce n'était pas le béton du réservoir qu'il voyait. C'était un tapis blanc. Des milliers de fragments calcaires.

Il s'accroupit, grattant la surface noire avec un couteau de survie. Un crâne apparut. Puis un fémur. Puis une cage thoracique entière, fossilisée dans le bitume séché.

Ce n'était pas une fosse commune. C'était une strate géologique humaine.

Des corps. Des centaines. Empilés avec une précision industrielle. Certains portaient encore des lambeaux de vêtements de travail des années 50. D'autres, plus profonds, semblaient dater du début du siècle. Et tout en haut, des restes beaucoup plus récents. Des téléphones portables fondus, des montres numériques encore accrochées à des poignets squelettiques.

Vargas comprit alors le sens du message de Kern.

L'usine n'extrayait pas seulement le pétrole du sol. Elle le recyclait à partir de la chair. Le puits ne servait pas à décanter les impuretés du brut, mais à dissoudre les témoins. Les "sacrifiés". Travailleurs immigrés disparus, opposants politiques, ingénieurs trop curieux comme Kern.

Tous étaient passés par ici. La machine avait besoin de graisse pour tourner. La graisse humaine était la moins chère.

Le vrombissement des derricks changea soudain de fréquence. Le sol sous les bottes de Vargas se mit à vibrer. Une vibration profonde, colérique.

Dans le liquide noir qui restait au centre du puits, une bulle éclata. Puis une autre.

Vargas braqua sa lampe vers la paroi nord. Il y avait une inscription, gravée à même le béton, sous la ligne de flottaison habituelle du pétrole. Des caractères anciens, mêlés à des formules chimiques modernes.

"L'alchimie du sang transforme la terre en or noir."

Un bruit de froissement métallique retentit au-dessus de lui. Vargas releva la tête. La grille de sécurité par laquelle il était descendu venait de se refermer d'un coup sec.

Il était au fond du piège.

Une ombre se pencha sur le rebord, à dix mètres plus haut. Une silhouette fine, tenant un objet long. Un fusil de précision.

— Vous avez toujours eu une curiosité déplacée, Vargas, lança une voix calme, amplifiée par l'écho du puits. C'est ce que j'aimais chez vous. Mais la Zone Zéro n'accepte pas les visiteurs. Elle n'accepte que les contributions.

C'était la voix du Gouverneur. Mais elle semblait étrange, dédoublée, comme si une autre entité parlait à travers lui.

Vargas chercha une issue, un angle mort. Rien. Les murs de béton étaient lisses, enduits de graisse.

— Le pétrole a une mémoire, reprit la voix d'en haut. Il se souvient de chaque vie qu'il a volée. Et ce soir, il a très faim.

Le sol vibra à nouveau. Cette fois, ce n'était pas une pompe.

Une main, faite de cette même substance huileuse et mouvante qu'il avait vue plus tôt, jaillit de l'amas d'ossements et saisit la cheville de Vargas. Elle était glaciale. Une morsure de froid absolu au milieu d'une fournaise.

Vargas trancha le bras liquide avec son couteau, mais la lame passa à travers comme dans de la fumée.

D'autres mains émergèrent de la fosse commune. Des dizaines. Des centaines. Les sacrifiés se relevaient, portés par la volonté noire du puits.

Le téléphone de Kern, resté dans sa poche, vibra violemment. L'écran s'alluma une dernière fois.

***"ACCUEILLE-LES."**

Vargas sentit le sol se dérober. Les ossements s'écartaient sous lui, formant un siphon de ténèbres. Il sombra, aspiré par le vortex de pétrole et de morts, tandis que le rire du Gouverneur se transformait en un grondement souterrain qui secouait toute la ville d'Al-Qatrah.

Juste avant que le noir total ne l'engloutisse, il vit une chose qu'il n'aurait jamais dû voir.

Au fond de la fosse, là où la lumière de sa lampe mourait, il y avait une porte. Une porte en bronze massif, scellée par des chaînes qui ne devaient rien à l'industrie pétrolière.

Et les chaînes venaient de rompre.

Vargas hurla, mais le brut s'engouffra dans sa gorge, étouffant son cri dans un goût de soufre et de péché.

À l'extérieur, le manomètre de pression de la station de pompage centrale s'affola. L'aiguille s'écrasa contre la butée rouge.

Le pétrole ne sortait plus. Il rentrait.

La terre s'apprêtait à reprendre ce qui lui appartenait. Avec les intérêts.

Chapitre 8

La Trahison de l'Allié

Quarante-cinq degrés à l'ombre des derricks. Une chaleur qui n'est pas une température, mais une agression. L'air d'Al-Qatrah est une soupe épaisse, un mélange de sel marin corrosif et de vapeurs de benzène.

Elias Thorne ajusta ses lunettes d'aviateur. Il était assis au volant de la Jeep Willys, le moteur tournant au ralenti dans un hoquet métallique. La poussière ocre recouvrait tout : le tableau de bord, ses avant-bras poilus, la crosse du Browning glissée sous le siège.

À deux cents mètres, la station de pompage centrale de la *Standard Oil* semblait hurler. Un bruit de succion monstrueux, comme si la terre elle-même essayait d'avalier ses propres entrailles.

Vargas était là-bas. Sous terre. Dans le Puits.

Elias sortit une cigarette, l'alluma d'un geste sec. Ses doigts ne tremblaient pas. Ils n'avaient jamais tremblé.

— Désolé, Vargas, murmura-t-il dans la cabine brûlante. Mais le journalisme ne paie plus les factures de l'Aethelgard.

I. L'Effondrement

Le sol vibra. Un grondement sourd, venu des profondeurs du bouclier arabe. Sur le tableau de bord, une boussole de marine fixée au ruban adhésif s'affola, le pivot

tournant sur lui-même comme un derviche tourneur en plein délire.

Thorne regarda sa montre. 16h42.

Le timing était parfait. L'injection de polymères expérimentaux dans le secteur 4 avait produit l'effet escompté : une surpression catastrophique, masquant l'ouverture de la Porte.

Soudain, le manomètre de la station principale explosa. Un jet de vapeur et de pétrole noir jaillit dans le ciel, une colonne de soufre montant à trente mètres de haut. Les sirènes d'alerte commencèrent à déchirer le silence pesant du désert. Des ouvriers en bleu de travail, minuscules silhouettes au loin, couraient en tout sens comme des fourmis dont on vient de piétiner le nid.

Elias ne bougea pas. Il sortit de sa poche une petite boîte en plomb. À l'intérieur, la clé USB qu'il avait subtilisée à Vargas la veille, pendant que l'enquêteur somnait dans un sommeil sans rêves, assommé par la chaleur et le doute.

Cette clé contenait les noms. Les sources. Les géologues qui avaient commencé à parler. Les anciens cadres d'Aethelgard qui savaient ce qu'il y avait réellement sous Al-Qatrah avant que la première goutte de pétrole n'en soit extraite en 1938.

Il inséra la clé dans un lecteur portable crypté. L'écran à cristaux liquides s'alluma péniblement.

CHARGEMENT... 88%... 94%...

Une détonation retentit. Pas une explosion de gaz. Un choc de métal contre métal, profond, tellurique. Le son de la porte en bronze que Vargas venait de découvrir. Les chaînes avaient cédé.

Le pétrole ne sortait plus. Il rentrait. Elias le voyait à l'aiguille du débitmètre distant qu'il surveillait aux jumelles : elle était tombée à zéro, puis avait basculé dans les négatifs. La terre aspirait le brut. Elle se nourrissait avant le grand réveil.

II. Le Poids du Sang

Une silhouette émergea de la poussière. Un homme jeune, le visage maculé de graisse, boitant vers la Jeep. C'était Malik, le technicien de surface qui servait d'informateur à Vargas. Il tenait son bras gauche, ensanglanté.

— Elias ! Elias, aide-moi ! cria Malik. Le Puits... Vargas est dedans... le sol a lâché !

Thorne descendit de la Jeep avec une lenteur calculée. Ses bottes de cuir craquèrent sur le sol calciné. Il contourna le capot de la Willys, ignorant les appels à l'aide.

— Elias ? répéta Malik, s'arrêtant à trois mètres. Pourquoi tu ne bouges pas ? Il faut appeler les secours, la pression est en train de...

— La pression est exactement là où elle doit être, Malik.

La voix d'Elias était froide. Une lame de rasoir trempée dans la glace.

— De quoi tu parles ? Vargas a trouvé la porte. Il a dit que c'était... que ce n'était pas de la géologie. Que c'était autre chose. On doit le sortir de là !

Elias soupira. Il détestait le gaspillage. Malik était un bon technicien, efficace, discret. Mais il en savait trop. C'était le problème des sources : elles finissaient toujours par se tarir, ou par déborder.

— Vargas est mort, Malik. Enfin, il le sera bientôt. Ce qu'il y a derrière cette porte n'accepte pas les visiteurs sans offrandes.

— Tu... tu travailles pour eux ? Pour le Gouverneur ?

Elias sourit. Un sourire sans joie, qui n'atteignait pas ses yeux gris.

— Le Gouverneur est un pion, Malik. Un petit fonctionnaire qui croit diriger une province. Aethelgard ne s'intéresse pas à la politique. Aethelgard s'intéresse à la fondation. À ce qui était là avant le pétrole. Avant l'Islam. Avant Rome.

Thorne sortit le Browning. Le mouvement fut fluide, professionnel.

— La clé USB, Elias... Vargas a fait des copies ?

— Non. Il te faisait confiance. Il pensait que le quatrième pouvoir était encore une réalité dans ce trou à rats.

Malik recula d'un pas, ses yeux s'écarquillant. Derrière lui, le vrombissement des derricks changea de fréquence. Le son devint un bourdonnement organique, une vibration qui faisait saigner les oreilles.

— Tu ne peux pas faire ça, balbutia le jeune homme. Le monde entier va savoir...

— Le monde verra un accident industriel majeur, Malik. Une rupture de nappe phréatique sous pression. Un drame écologique regrettable.

PAN.

Le coup de feu fut presque étouffé par le rugissement de la station de pompage. Malik s'effondra, une tache sombre s'élargissant sur sa chemise en lin. Il ne lutta pas. La chaleur et la mort étaient les deux seules constantes d'Al-Qatrah.

III. L'Ombre d'Aethelgard

Elias rangea son arme. Il récupéra le lecteur portable. *TRANSFERT TERMINÉ.*

Il ramassa le corps de Malik par les épaules et le traîna vers une faille qui venait de s'ouvrir dans le sol, à quelques mètres de la piste. Une fissure d'où s'échappait une odeur de soufre et d'ozone. Il le bascula dans l'obscurité.

Un message s'afficha sur son télécopieur portable, relié par satellite.

CLIENT : AETHELGARD OP-CENTER.

OBJET : STATUT DU SUJET V.

MESSAGE : NETTOYAGE EFFECTUÉ. PORTE OUVERTE. CLÉ USB SÉCURISÉE. IDENTIFICATION DES SOURCES COMPLÈTE. EN ATTENTE DE L'EXTRACTION.

La réponse fut instantanée.

DESTINATAIRE : THORNE.

MESSAGE : BIEN REÇU. L'HÉLICOPTÈRE SERA AU POINT DE RENDEZ-VOUS ZULU DANS 10 MINUTES. ABANDONNEZ LE VÉHICULE. LA VILLE N'EST PLUS SÛRE.

Elias remonta dans la Jeep. Il jeta un dernier regard vers la station de pompage. Le ciel était devenu d'un violet malsain, une couleur de sang veineux. Le pétrole qui rentrait dans la terre semblait réveiller quelque chose d'immense sous la croûte terrestre.

Les vieux souks d'Al-Qatrah, avec leurs épices et leurs secrets millénaires, allaient être les premiers à être engloutis. L'acier froid des installations offshore, symbole de la modernité, ne serait qu'un amuse-bouche pour ce qui remontait.

Il passa la première et accéléra, soulevant un nuage de poussière ocre qui masqua le site du désastre.

IV. Le Cliffhanger

Alors qu'il roulait à tombeau ouvert vers la côte, Thorne sentit un froid soudain l'envahir. Un froid impossible par 45°C.

Il regarda dans son rétroviseur.

Le pétrole qui avait jailli plus tôt et qui recouvrait le sol ne stagnait pas. Il bougeait. Les flaques noires se rejoignaient, rampant comme des créatures vivantes, convergeant vers les traces de pneus de sa Jeep.

Et au milieu de la colonne de fumée noire qui s'élevait de la station, une forme se dessinait. Ce n'était pas de la fumée. C'était une main. Une main de goudron et d'os de plusieurs mètres de long, agrippant le bord du puits pour se hisser à la surface.

Thorne écrasa l'accélérateur, mais le moteur de la Willys commença à brouter.

Le pétrole dans le réservoir.

Le pétrole ne sortait plus. Il rentrait.

Et il changeait de nature.

Soudain, la radio de la Jeep s'alluma d'elle-même, crachant un parasite assourdissant. Puis, au milieu du chaos sonore, une voix. Pas celle d'un homme. Une voix de gravier et de pétrole liquéfié.

— *Elias...*

C'était la voix de Vargas. Mais Vargas était à deux cents mètres sous terre.

— *Elias... On n'ouvre pas une porte sans saluer celui qui l'a construite.*

Le moteur de la Jeep explosa dans un fracas de métal hurlant. Elias Thorne fut projeté sur le sable brûlant. Sonné, il leva les yeux.

La clé USB, dans sa poche, se mit à chauffer. Elle devint incandescente, brûlant sa cuisse à travers le tissu de son pantalon. Il la sortit et la jeta au sol.

Le plastique fondit instantanément, mais ce qui en sortit n'était pas du métal. C'était un petit filet de pétrole noir qui s'étirait, se redressait, et pointait vers lui comme une boussole.

À l'horizon, l'hélicoptère d'Aethelgard apparut, point noir salvateur dans le ciel pourpre.

Mais entre Thorne et l'hélicoptère, le sable commença à se liquéfier. Une porte ne s'ouvre jamais dans un seul sens.

Et Vargas, ou ce qu'il était devenu, n'en avait pas fini avec son allié.

Chapitre 9

La Descente aux Enfers

CHAPITRE : LA DESCENTE AUX ENFERS

Quarante-cinq degrés. À cette température, l'air n'est plus un gaz. C'est un mur. Une masse solide qui pèse sur les poumons, chargée de sel marin et de la puanteur visqueuse du pétrole brut.

Elias Thorne était allongé dans la poussière ocre, le souffle court. Ses oreilles sifflaient, souvenir de l'explosion du moteur de la Willys. À dix mètres de lui, la carcasse de la Jeep achevait de se consumer, dégageant une fumée noire et grasse qui montait droit vers le ciel pourpre, sans un souffle de vent pour la disperser.

Le petit filet de pétrole issu de la clé USB fondue continuait de ramper sur le sable. Il vibrait, animé d'une vie propre, pointant obstinément vers l'est. Vers le Puits 9. Le puits que Vargas appelait « la gueule du monde ».

Le vrombissement arriva d'abord comme une migraine. Puis, le battement des pales de l'hélicoptère déchira le silence du désert. L'appareil d'Aethelgard, un Eurocopter noir mat aux vitres opaques, bascula sur l'aile pour entamer sa descente.

Elias ne bougea pas. Il connaissait ce protocole. Ce n'était pas une mission de sauvetage. C'était une équipe de nettoyage.

Il se força à rouler sur le côté, s'arrachant à la morsure du sable brûlant. Ses doigts rencontrèrent son téléphone satellite. Il l'alluma. L'écran clignota. Un seul message s'afficha, glacial :

*« Sujet Thorne : Accès révoqué. Statut : Compromis. Protocole d'effacement activé.
»*

Sa suspension n'était pas une procédure administrative. C'était une condamnation à mort.

Deux heures plus tard, Thorne s'enfonçait dans les faubourgs de la ville côtière. Il avait évité l'hélicoptère en rampant dans un oued asséché, laissant la carcasse de la Jeep derrière lui comme un leurre.

Le paysage urbain était une insulte à l'histoire. D'un côté, les vieux souks, labyrinthes de calcaire et de bois de cèdre, où l'ombre sentait le cumin et le cuir tanné. De l'autre, la forêt d'acier des installations offshore d'Aethelgard. Des derricks titanesques, pareils à des insectes préhistoriques, plongeaient leurs rostres dans la mer pour en sucer la substance noire. Le bourdonnement des pompes hydrauliques était le battement de cœur de cette terre. Un rythme industriel, implacable, qui étouffait les appels à la prière.

Elias atteignit sa planque, un appartement modeste situé au-dessus d'une boutique de tapis, à la lisière de la vieille ville. Il avait besoin de ses passeports, de son argent liquide, et de son arme de poing, un SIG Sauer P226 qu'il n'avait jamais pensé devoir retourner contre ses propres collègues.

Il s'arrêta à l'angle de la rue. Son instinct, affûté par dix ans de contre-espionnage industriel, hurla.

L'air sentait le kérosène. Trop fort. Trop frais.

Soudain, le troisième étage de l'immeuble vola en éclats.

L'onde de choc le projeta contre un étal de cuivres. Une boule de feu orange et noire dévora l'appartement. Ce n'était pas une fuite de gaz. C'était du thermite. Un incendie à haute température conçu pour ne laisser aucune preuve, aucune trace ADN, aucun document.

Elias regarda ses souvenirs, ses recherches sur Vargas, et sa vie entière se transformer en cendres volatiles.

— Police ! Ne bougez plus !

La voix venait de derrière lui. Une voix familière. Celle du Lieutenant Morel, son propre adjoint. Mais Morel n'était pas seul. Deux hommes en costumes de fibre de carbone, le visage masqué par des visières tactiques, l'épaulaient. Des mercenaires d'Aethelgard.

— Elias, lâche ton sac ! hurla Morel. Tu es accusé du meurtre de Vargas et de sabotage industriel. Ne complique pas les choses !

La trahison avait le goût du pétrole : amère et gluante.

Morel, le type à qui il avait appris à lire un bilan financier occulte, travaillait pour la firme. La corruption n'était pas une exception dans ce pays ; elle était le lubrifiant nécessaire au fonctionnement des machines.

— Vargas n'est pas mort, Morel ! cria Elias en se jetant derrière une pile de tapis de laine. Il est en train de muter ! Vous ne savez pas ce que vous avez déterré dans ce puits !

— Tire ! ordonna une voix froide dans la radio de Morel.

Le silence de la rue fut brisé par le claquement sec des fusils d'assaut HK416. Les balles de 5.56 mm déchiraient les tapis, projetant des nuages de laine et de poussière.

Elias ne riposta pas. Il n'avait aucune chance dans un duel frontal. Il bascula par-dessus une rampe et se laissa tomber dans l'obscurité d'une ruelle en contrebas. Il connaissait ce quartier mieux qu'eux. Il s'engouffra dans les boyaux du souk, là où les derricks n'étaient que des ombres lointaines.

La nuit tomba, mais la chaleur ne faiblit pas. À 45 degrés le jour, elle stagnait à 38 la nuit, emprisonnée par l'humidité de la mer.

Elias Thorne était désormais un fantôme. Il s'était réfugié dans les fondations d'un ancien hammam abandonné, à quelques encablures du terminal pétrolier. Ses vêtements étaient lacérés, sa peau brûlée par le soleil et striée de suie.

Il sortit de sa poche le seul objet qu'il avait réussi à sauver dans la fuite : un petit flacon en verre ramassé près de la Jeep. À l'intérieur, le filet de pétrole noir de la clé USB ne s'était pas figé. Il continuait de tourner en rond, comme un prédateur en cage.

Il posa le flacon sur une pierre. Le pétrole s'arrêta soudainement de tourner. Il se dressa contre la paroi de verre, vibrant violemment.

Un bruit monta des profondeurs du sol. Ce n'était pas le vrombissement des machines. C'était un grondement organique. Un gargouillis de roche et de liquide sous pression.

Le sol du hammam se fendit.

Une fissure fine, d'où s'échappa une vapeur fétide. Une odeur de cadavre et de brut.

Elias recula, son SIG Sauer au poing. Le flacon de verre explosa. Le pétrole qu'il contenait s'écoula vers la fissure et s'y engouffra avec une sorte d'empressement terrifiant.

Soudain, son téléphone, qu'il croyait grillé, se ralluma. L'écran n'affichait que des lignes de code défilant à une vitesse supraluminique. Puis, une image se stabilisa.

C'était une vue thermique. Une forme humaine, se déplaçant dans des galeries de forage à des centaines de mètres de profondeur. La forme n'avait pas de squelette. Elle coulait. Elle épousait les parois des tuyaux de forage.

Une voix grésilla dans le haut-parleur. La voix de Vargas, mais distordue, comme si elle passait à travers un modulateur de fréquence naturel.

— *Elias... Tu sens la pression ?*

— Vargas, où es-tu ?

— *Je suis partout où coule le sang de la terre. Aethelgard pense avoir trouvé une ressource. Ils ont trouvé une volonté. Le Puits 9 n'est pas un gisement, Elias. C'est une artère. Et ils ont commencé à pomper.*

Le sol trembla à nouveau. Au loin, vers la côte, une explosion titanesque illumina l'horizon. L'une des plateformes offshore venait de s'embraser. Pas un accident. Un rejet. Comme si la mer elle-même vomissait l'acier qu'on lui avait imposé.

— *Ils arrivent pour toi, Elias,* reprit la voix. *Tes collègues. Tes tueurs. Ils sont à la porte du hammam. Mais ils ne sont plus tes ennemis les plus dangereux.*

Elias se figea. Il entendit le cliquetis caractéristique des désignateurs laser sur les murs de pierre au-dessus de lui. Des points rouges dansèrent sur le sol poussiéreux.

— *Choisis, Elias,* chuchota la voix de pétrole. *Meurs en homme juste sous leurs balles... ou descends me rejoindre dans l'obscurité. La porte est ouverte.*

Elias regarda la fissure à ses pieds. Elle s'élargissait, révélant un gouffre noir dont on ne voyait pas le fond, mais d'où montait une chaleur qui rendait les 45 degrés de la surface presque supportables.

Un fumigène tomba dans la pièce, libérant un gaz incapacitant.

— Thorne ! Rendez-vous ! hurla Morel depuis l'entrée.

Elias Thorne regarda le trou, puis l'entrée où les silhouettes noires des commandos se découpaient.

Il ne rangea pas son arme. Il ferma les yeux et se laissa glisser dans la faille.

Sa chute ne fut pas accompagnée d'un cri, mais d'un silence absolu. Car en bas, dans les veines de la terre, le son ne voyageait plus dans l'air, mais dans le noir liquide.

À la surface, Morel s'approcha du bord du gouffre, sa lampe torche balayant le vide. Il ne vit rien. Juste une flaque d'huile noire qui semblait respirer.

Il porta sa radio à sa bouche, la main tremblante.

— Cible perdue. Il... il a sauté.

— *Récupérez ce qui reste,* répondit la voix froide à l'autre bout. *Et scellez ce puits. Immédiatement.*

Mais Morel ne bougea pas. Il regardait sa propre main. Une petite tache de pétrole, noire et irisée, venait d'apparaître sous son ongle. Et elle commençait à remonter le long de son bras, sous la peau.

Chapitre 10

Le Climax au Gala

****CHAPITRE : LE CLIMAX AU GALA****

L'air au sommet de la tour Aethelgard n'était pas filtré. Il était recyclé, chargé d'une électricité statique qui faisait dresser les poils sur les bras. À travers les immenses baies vitrées du soixantième étage, la cité d'Al-Khali s'étalait comme une plaie ouverte. Quarante-cinq degrés à l'ombre des derricks. En bas, la poussière ocre soulevée par les convois de Jeep Willys de l'armée voilait les vieux souks. En haut, l'acier froid, le cristal et le champagne millésimé.

L'odeur, pourtant, était la même. Insubmersible. Une effluve suffocante de pétrole brut mêlée au sel corrosif du golfe. Elle s'insinuait sous les smokings, imprégnait les contrats en papier vélin, collait aux sourires carnassiers.

Maximilien Vane, PDG d'Aethelgard Corp, ajusta ses boutons de manchette en onyx. Devant lui, sur une table en ébène, reposait le Traité de Rub' al Khali. Un contrat d'armement de quatre milliards de dollars. Des drones de surveillance thermique, des systèmes de déni d'accès, et surtout, le droit exclusif de forage sur le Secteur Zéro.

— Une signature, Excellence, murmura Vane au ministre de la Défense. Et le désert ne sera plus une menace. Il sera une batterie.

Le ministre prit le stylo. Un Montblanc serti de diamants noirs.

C'est à cet instant que l'ascenseur privé s'ouvrit dans un sifflement pneumatique.

Elias Thorne entra.

Il n'avait plus rien du brillant enquêteur de la PJ. Son costume était en lambeaux, maculé de cette substance noire et irisée qui semblait absorber la lumière des lustres. Il marchait avec une raideur contre-nature, ses yeux injectés de reflets pétrolifères. Derrière lui, le couloir de marbre était jalonné de traces de pas sombres. Des traces qui fumaient.

— La signature attendra, dit Thorne. Sa voix était un râle, un bruit de gravier remué dans un liquide épais.

Vane se redressa, son visage se figeant dans un masque de mépris aristocratique.

— Thorne. Vous avez une résilience fascinante. Mais vous arrivez en retard pour le sacrifice.

— Ce n'est pas un forage, Vane, cracha Thorne en s'avançant vers la table. Il ignora les canons des fusils d'assaut Aegis-7 que les gardes de sécurité venaient de braquer sur lui. Vous n'extrayez pas du pétrole. Vous videz une prison.

Vane eut un petit rire sec, dépourvu de joie.

— La géologie n'est qu'une question de perspective. Ce que vous appelez une prison, je l'appelle une ressource infinie. L'énergie cinétique de ce qui rampe là-dessous peut alimenter ce pays pour un siècle.

— Ça se nourrit de nous, Vane. Morel l'a compris trop tard. Regardez vos mains.

Vane baissa les yeux. Sous ses ongles impeccables, une fine ligne noire, fine comme un cheveu, pulsait. Elle remontait déjà vers son poignet, traçant un réseau de veines d'encre sous sa peau livide.

Le ministre lâcha le stylo. La panique, soudaine, glaciale.

— Tuez-le, ordonna Vane d'une voix blanche.

Le premier coup de feu déchira le silence feutré de la suite de direction. Une balle de 5.56 mm frappa Thorne en pleine poitrine.

Il ne recula pas. Il n'y eut pas de sang rouge. Juste une éclaboussure visqueuse, noire comme du bitume, qui jaillit de la plaie et s'écrasa sur le tapis persan. La tache s'étendit à une vitesse impossible, rongant les fibres de la laine, cherchant la chaleur des corps.

— À terre ! hurla Thorne, s'adressant aux serveurs pétrifiés.

Le chaos explosa.

Les gardes de l'Aethelgard ouvrirent le feu en rafales courtes. Le vrombissement des derricks en contrebas semblait répondre à la fusillade, un battement de cœur tellurique qui faisait vibrer les vitres. Thorne plongea derrière un buffet en argent, dégainant son Sig Sauer. Il ne visait pas les hommes. Il visait les conduites de climatisation qui couraient au plafond.

Trois tirs. Précis. Chirurgicaux.

Les tuyaux éclatèrent, libérant un nuage de gaz réfrigérant. Dans la brume glacée, la substance noire qui recouvrait Thorne sembla se figer, se durcir comme une armure de basalte.

Il bondit par-dessus le buffet. Il n'était plus un homme. Il était une ombre balistique. Il percuta le premier garde, lui brisant le sternum d'un coup d'épaule. Il utilisa le corps

comme bouclier alors qu'une grêle de balles pulvérisait les bouteilles de Cristal derrière lui.

L'odeur de pétrole devint insoutenable. Elle saturait l'oxygène. Elle devenait inflammable.

— Vous ne comprenez pas ! cria Vane, s'abritant derrière son bureau blindé alors que le ministre fuyait vers les issues de secours. Ce que nous avons ramené du puits ne peut pas être arrêté par des balles ! C'est l'ADN de la terre !

Thorne changea de chargeur. Ses doigts étaient noirs, fusionnés avec la crosse de son arme. Il sentait le "Noir" couler dans ses propres veines, lui dictant la position de chaque ennemi, la trajectoire de chaque projectile. C'était une symbiose terrifiante.

— Ce n'est pas de l'ADN, Vane. C'est du regret liquide.

Thorne se redressa, s'exposant délibérément. Les gardes firent feu. Thorne ne broncha pas. Les balles s'écrasaient contre sa peau devenue une carapace huileuse et retombaient sur le sol avec un tintement métallique.

Il marcha vers Vane. Chaque pas laissait une empreinte de goudron brûlant sur le parquet.

Vane sortit un petit détonateur de sa poche.

— Le puits est scellé, Thorne. Mais j'ai installé des charges sur les têtes de forage offshore. Si je meurs, je libère tout. La nappe phréatique, la mer, l'air... tout deviendra comme vous. Une masse noire et hurlante.

Thorne s'arrêta à deux mètres du bureau. Son visage n'était plus qu'un masque de pétrole où brillaient deux pupilles d'or pur.

— Morel est déjà là-bas, dit Thorne d'une voix double, comme si mille personnes parlaient en même temps que lui. Il attend.

À cet instant, un tremblement de terre secoua la tour Aethelgard. Ce n'était pas une plaque tectonique. C'était une onde de choc venant de l'océan. Sur les moniteurs de contrôle derrière Vane, les caméras thermiques des plateformes offshore passèrent brusquement au noir. Une par une.

Un vrombissement sourd monta des profondeurs de la structure d'acier. Un cri qui n'était pas humain, un son de métal déchiré et de liquide sous pression.

Vane regarda ses mains. La ligne noire avait atteint son cou. Elle lui serrait la gorge.

— Qu'est-ce que... qu'est-ce que vous avez fait ? hoqueta le PDG.

— Je n'ai pas sauté dans le puits pour me suicider, Vane, répondit Thorne en posant sa main noire sur le contrat d'armement. Le papier prit feu instantanément, une flamme bleue et froide. Je suis descendu pour ouvrir la vanne principale. De l'intérieur.

Les vitres de la tour explosèrent, non pas vers l'extérieur, mais vers l'intérieur, aspirées par une dépression soudaine.

L'obscurité envahit la pièce. Pas l'obscurité de la nuit, mais une matière physique, dense, qui coulait par les conduits d'aération, par les prises électriques, par les pores de la peau des survivants.

Vane hurla alors que son corps commençait à se dissoudre dans son fauteuil de cuir.

Thorne se tourna vers la baie vitrée brisée. À l'horizon, sur la mer d'Arabie, une colonne de liquide noir s'élevait vers le ciel, haute de plusieurs kilomètres, défiant la

gravité, défiant la physique. Elle ressemblait à une main géante cherchant à attraper le soleil.

Le téléphone satellite de Vane sonna sur le bureau. Une voix familière, celle de Morel, mais déformée par des millénaires de silence, grésilla dans le haut-parleur :

— *Elias... Le sacrifice est accepté. Mais ils en veulent plus.*

Thorne regarda sa propre main. Elle n'était plus solide. Elle s'évaporait en une fumée huileuse. Il s'approcha du bord du vide, soixante étages au-dessus de l'enfer qu'il venait de déchaîner.

En bas, dans les rues d'Al-Khali, les Jeep Willys s'arrêtaient. Les soldats descendaient, regardant avec horreur leurs propres ombres se détacher du sol pour les étrangler.

Thorne ferma les yeux.

— Ce n'est que le début, murmura-t-il.

Et il se laissa tomber une seconde fois. Mais cette fois, il ne tombait pas vers le sol. Il tombait vers le haut, aspiré par la colonne noire qui dévorait désormais les étoiles.

****FIN DU CHAPITRE****

Chapitre 11

La Victoire Pyrrhique

CHAPITRE : LA VICTOIRE PYRRHIQUE

L'air n'était plus de l'oxygène. C'était une soupe épaisse, un mélange de pétrole brut vaporisé et de sel marin brûlant. 45 degrés Celsius à l'ombre des derricks. Mais il n'y avait plus d'ombre. La colonne noire, ce pilier d'outre-monde qui s'élançait vers le zénith, dévorait la lumière.

À Al-Khali, le temps s'était arrêté, mais la géologie, elle, convulsait.

1. Le Grand Déballage

À six mille kilomètres de là, dans un appartement sécurisé de Genève, une pression sur la touche *Enter* changea le cours de l'histoire.

Le serveur de transfert sécurisé « Aegis-7 » commença à vider ses entrailles. Des téraoctets de données. Des contrats signés dans le sang, des rapports sismiques falsifiés, des vidéos de rituels souterrains filmées avec des caméras thermiques. Le scandale ne se contenta pas d'éclater. Il pulvérisa le paysage médiatique mondial.

Sur les écrans de Times Square, de la City et de Tokyo, le nom de la compagnie s'étalait en rouge : ****PROMETHEUS OIL****.

Les preuves étaient irréfutables. Les dossiers « Black Hole » détaillaient comment la firme avait sciemment foré dans une structure géologique non répertoriée — le Puits — en sachant que la pression n'était pas seulement gazeuse, mais liée à une instabilité

physique inconnue.

— « C'est fait », murmura Sarah, les doigts encore tremblants sur son clavier.

Elle regarda par la fenêtre. Le lac Léman était calme. Trop calme. Elle savait que la vérité était une arme à double tranchant. Elle venait de trancher la gorge d'un titan, mais le sang allait tous les noyer.

2. La Chute du Roi

Siège social de Prometheus Oil. La Défense, Paris.

Julian Vane, le PDG, ne regardait pas la foule de journalistes qui s'agglutinait en bas de la tour de verre. Il regardait sa main. Comme Thorne à Al-Khali, il voyait ses veines noircir. Le pétrole n'était plus seulement dans ses puits. Il était dans son code génétique.

La porte de son bureau vola en éclats. GIGN. Béliers. Cris de sommation.

— Julian Vane, vous êtes en état d'arrestation pour crimes contre l'humanité, haute trahison et violation des protocoles de sécurité environnementale de classe Alpha.

Vane ne se retourna pas. Il sourit. Un sourire huileux, noir, qui semblait glisser sur ses lèvres.

— Vous arrivez trop tard, dit-il d'une voix qui résonna comme le frottement de deux plaques tectoniques. Le sacrifice a été validé par le conseil d'administration.

Alors qu'on lui passait les menottes, les téléphones de tous les agents vibrèrent simultanément. Une notification BFM : *« Effondrement boursier total. Prometheus Oil dépose le bilan. Le baril de brut atteint 300 dollars en dix minutes. »*

La victoire des lanceurs d'alerte était totale. La firme était morte. Mais dans les rues, l'économie mondiale venait de recevoir une balle en plein cœur.

3. La Raison d'État

Pendant que les caméras filmaient l'arrestation de Vane, une berline noire aux vitres teintées quittait discrètement le ministère de l'Intérieur.

À l'intérieur, le Ministre, l'homme qui avait autorisé les forages d'Al-Khali, ajustait sa cravate en soie. Son téléphone crypté grésilla.

— Monsieur le Ministre ? Les dossiers vous concernant ont été interceptés par la DGSI avant leur diffusion publique. Le lien entre le gouvernement et Prometheus est... "sanctuarisé".

— Et le public ?

— Ils ont Vane. Ils ont un coupable. On leur jettera aussi quelques sous-directeurs en pâture. Pour la colonne d'Al-Khali, la version officielle est prête : instabilité sismique majeure couplée à une poche de gaz rare à haute pression.

— Et le phénomène... gravitationnel ?

— "Effet d'optique dû à l'ionisation de l'air". La population gobera. Elle a trop peur pour ne pas croire au mensonge.

Le Ministre regarda la ville défiler. Il était libre. Le scandale s'arrêtait au seuil des bureaux de l'État. Une victoire propre. Une victoire politique.

Il ne savait pas encore que les lois des hommes n'avaient plus aucune juridiction sur

ce qui remontait du Puits.

4. L'Enfer d'Al-Khali

Retour au point zéro.

Le vrombissement des derricks était devenu un cri. Un son basse fréquence qui faisait saigner les oreilles des soldats restés sur place. Les Jeep Willys, symboles d'une logistique pourtant robuste, s'enfonçaient dans un sable qui s'était transformé en goudron liquide.

L'odeur était insoutenable. Un mélange de cadavres anciens et de chimie lourde.

Le capitaine des forces locales, les yeux écarquillés, regardait ses hommes. Leurs ombres, détachées par la lumière impossible de la colonne noire, ne se contentaient plus d'étrangler leurs propriétaires. Elles fusionnaient. Elles créaient une masse mouvante, une marée de ténèbres qui s'écoulait vers les vieux souks d'Al-Khali.

L'acier froid des installations offshore, fierté de la technologie moderne, commençait à se tordre. Les poutrelles en H se courbaient comme de la cire.

Le monde pensait avoir gagné car le PDG était sous les verrous. Le monde pensait avoir fait justice. Mais à Al-Khali, la réalité se déchirait.

La colonne noire ne se contentait pas de monter. Elle s'élargissait. Elle pulsait au rythme d'un cœur géant enfoui à des kilomètres sous la croûte terrestre.

5. Le Cliffhanger

Dans le vide au-dessus du puits, là où la physique s'effondrait, Thorne ne tombait plus.

Il flottait dans un espace de non-matière. Autour de lui, les restes de la réalité : des morceaux de béton, des carcasses de Jeep, et des milliers de barils de pétrole qui lévitaient comme des perles de chapelet noir.

Il ouvrit les yeux. Ses pupilles étaient devenues des éclipses.

Devant lui, au centre de la colonne, il n'y avait pas de Dieu. Il n'y avait pas de démon.

Il y avait une interface. Une machine organique, faite de pétrole et de conscience, qui attendait depuis quatre milliards d'années que quelqu'un actionne l'interrupteur.

Une voix, plus ancienne que le sel de l'océan, résonna directement dans son cortex :

— *Le prix a été payé par les hommes. Mais la Terre, elle, n'a pas encore donné son accord.*

Soudain, le mouvement ascendant s'arrêta. Un silence de mort tomba sur Al-Khali. Un silence si lourd qu'il fit implorer les vitres des installations offshore.

Puis, la colonne noire ne monta plus. Elle commença à se rétracter. Rapidement. Très rapidement.

Comme si quelque chose, tout en bas, venait d'inspirer un grand coup.

Thorne regarda vers le bas, vers le fond du Puits. Ce n'était plus de l'obscurité. C'était une bouche.

Et elle venait de commencer à aspirer la surface.

****FIN DU CHAPITRE****

Chapitre 12

Twist Final : Le Nouveau Maître

****CHAPITRE : TWIST FINAL : LE NOUVEAU MAÎTRE****

L'air n'était plus de l'oxygène. C'était un brouillard de pétrole atomisé, une suspension de carbone et de sel qui brûlait les alvéoles pulmonaires. 45 degrés à l'ombre des derricks, mais il n'y avait plus d'ombre. Juste cette lumière crue, cuivrée, filtrée par la poussière d'ocre que le désert recrachait en spasmes réguliers.

Thorne s'agrippa à une rambarde en acier galvanisé. Le métal lui brûla la paume. Il s'en foutait. Ses yeux étaient rivés sur le centre du gouffre.

La colonne noire, ce pilier d'obsidienne liquide qui menaçait d'embrocher le ciel quelques secondes plus tôt, s'engouffrait désormais dans les entrailles d'Al-Khali. Un sifflement strident, comme une turbine de Boeing en fin de vie, déchira l'atmosphère. Les vitres de la station de contrôle volèrent en éclats. Un déluge de quartz sur le béton chauffé à blanc.

Le Puits aspirait. Il ne se contentait pas de reprendre ce qu'il avait donné. Il dévorait la réalité.

— C'est fini, hoqueta Thorne, la gorge tapissée de bitume. Tout s'effondre.

Mais le grondement tellurique ne ressemblait pas à un séisme. C'était un rythme. Un battement de cœur mécanique, profond, qui faisait vibrer la moelle de ses os.

Au loin, à travers le rideau de poussière et de vapeurs d'hydrocarbures, une silhouette

émergea. Une tache vert olive dans le chaos ocre. Une Jeep Willys. Un modèle de 1950, entretenu avec une rigueur maniaque, progressant avec une lenteur insultante vers le bord de l'abîme. Elle tressautait sur le sol déformé, soulevant des nuages de terre brûlée.

La Jeep s'arrêta à dix mètres de lui. Le moteur toussa et s'éteignit. Le silence qui suivit fut plus terrifiant que le vacarme précédent.

La portière grinça. Un homme en descendit. Costume de lin impeccable malgré la fournaise. Pas une goutte de sueur sur le front. Une silhouette familière, trop familière.

Thorne sentit son sang se glacer, plus froid que le pétrole abyssal.

— Vous êtes en retard pour la conclusion, Thorne. Mais votre performance a été... adéquate.

La voix. Cette voix de baryton, passée au filtre des cryptages numériques depuis six mois. La voix de « l'Informateur ». Le « Fantôme » qui lui envoyait les dossiers secrets, les coordonnées GPS, les preuves des crimes de la multinationale Aethelgard.

L'homme retira ses lunettes de soleil. Ses yeux étaient d'un bleu d'acier, aussi froids que les structures offshore qui s'enfonçaient dans le golfe.

— Elias Vance, murmura Thorne. Le vice-président d'Aethelgard.

Vance esquissa un sourire. Un mouvement de lèvres dénué de toute humanité.

— « Vice-président » est un titre pour les rapports annuels, Thorne. Disons que j'étais l'architecte de l'ombre. Celui qui avait besoin d'un idiot utile pour purger la direction.

Thorne fit un pas en avant, les poings serrés. Sa peau était maculée de boue noire.
— C'est vous... C'est vous qui m'avez mené jusqu'ici. Vous m'avez balancé les preuves contre votre propre patron. Pourquoi ? Pourquoi détruire Aethelgard ?

Vance s'approcha du bord du précipice. En bas, le Puits pulsait d'une lueur violette, presque organique. La machine-dieu, l'interface de pétrole et de conscience, réagissait à sa présence.

— Je n'ai pas détruit Aethelgard, Thorne. Je l'ai élaguée.

Vance désigna du menton les ruines fumantes du complexe.

— Mon ex-patron, ce vieux fou de Sterling, croyait que ce Puits était une porte vers l'Enfer. Il voulait réveiller un Dieu pour obtenir l'immortalité. C'était un mystique. Un romantique. Et les romantiques sont mauvais pour les affaires. Ils gaspillent les ressources en rituels inutiles.

Un nouveau vrombissement monta du sol. Le Puits cessait d'aspirer. La surface se stabilisait. Mais l'odeur de soufre s'intensifiait.

— Ce que vous voyez là-bas, Thorne, continua Vance d'une voix monocorde, n'est pas un démon. C'est le système d'exploitation de la planète. Une technologie pré-humaine, dormante sous la couche sédimentaire depuis quatre milliards d'années. Le pétrole n'est pas un résidu fossile. C'est son sang. Ses données.

Vance sortit de sa poche un terminal portatif, un boîtier noir gravé de runes qui ne figuraient dans aucun manuel technique connu.

— Sterling voulait se sacrifier à la machine. Quelle erreur grossière. On ne se sacrifie pas à un ordinateur, Thorne. On le pirate.

— Vous avez utilisé l'enquête... les morts... les sacrifices que j'essayais d'empêcher...

— Il fallait une fréquence émotionnelle précise pour activer l'interface, coupa Vance. La souffrance humaine est un excellent conducteur. Une sorte de lubrifiant pour la conscience artificielle qui dort ici. Sterling a fourni les victimes. Vous, Thorne, vous avez fourni la détermination. L'espoir. C'était l'ingrédient final. Le "Prix" dont parlait la voix.

Thorne regarda ses mains. Il sentit le poids de chaque décision, de chaque mort qu'il n'avait pu éviter. Il n'était pas le héros. Il était le détonateur.

— Et maintenant ? demanda Thorne, la voix brisée.

Vance tapa une séquence sur son boîtier. En bas, dans les profondeurs, la machine organique répondit par un gémissement de métal supplicié. La colonne noire remonta, mais cette fois, elle était domestiquée. Elle ne montait plus vers le ciel comme une lance, elle se subdivisait en milliers de filaments minuscules, s'insérant avec une précision chirurgicale dans les pipelines d'Aethelgard.

— Maintenant, dit Vance en remettant ses lunettes, Aethelgard ne vendra plus de l'énergie. Aethelgard sera l'énergie. Je viens de prendre le contrôle du système nerveux de la Terre. Chaque goutte de brut, chaque kilowatt-heure, chaque battement de cœur thermique passera par mon interface.

Il se tourna vers Thorne, ses yeux bleus brillant d'une lueur nouvelle, identique à celle du Puits.

— Sterling voulait être un prêtre. Je vais être le gestionnaire.

Le vent se leva, chargé d'une chaleur insupportable. Les derricks autour d'eux commencèrent à s'animer d'un mouvement autonome, leurs balanciers frappant le sol

en une cadence hypnotique, sans aucune intervention humaine. Les installations offshore au loin s'illuminèrent d'une clarté surnaturelle.

Vance remonta dans sa Jeep Willys.

— Partez, Thorne. Le désert va reprendre ce qui reste de l'ancienne direction. J'ai besoin que quelqu'un raconte l'histoire. Que le monde sache que le temps des Dieux est fini. Celui des actionnaires absolus commence.

— Je vous arrêterai, Vance.

Le vice-président mit le contact. Le moteur de la Willys ronronna avec une régularité impossible, comme s'il était nourri par l'air lui-même.

— Avec quoi, Thorne ? La police ? L'armée ? Ils utilisent déjà tous mon sang pour se déplacer. Ils sont déjà mes clients.

Il engagea la première.

— Oh, encore une chose. Regardez vos mains de plus près.

Vance accéléra, disparaissant dans un rideau de poussière ocre, laissant Thorne seul au bord du gouffre.

Thorne baissa les yeux. Sous ses ongles, dans ses pores, les traces de pétrole ne s'effaçaient pas. Elles bougeaient. Les taches noires se ramifiaient sous sa peau, traçant des circuits complexes le long de ses veines.

Le Puits ne l'avait pas laissé partir. Il l'avait marqué.

Une vibration monta dans sa poitrine. Une voix, plus ancienne que le sel de l'océan,

murmura une instruction codée. Et pour la première fois, Thorne comprit la langue de la machine.

Au loin, le premier derrick se tourna vers lui, comme s'il attendait un ordre.

****FIN DU CHAPITRE****

FIN

Merci d'avoir lu "Le Puits des Sacrifiés"

Une œuvre écrite par Studio Thriller

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)